

DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

Rôle toujours (nouvelles)
suivi de
Les lieux de la comparution :
la communauté dans trois nouvelles d'*Atavismes* de Raymond Bock

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
en vue de l'obtention de
LA MAÎTRISE ÈS ARTS
(Études françaises, cheminement recherche-crédation)

par

Ann-Marie Morin Labbé

Université de Sherbrooke
Février 2020

Composition du jury

Rôle toujours (nouvelles)

suivi de

Les lieux de la comparution :

la communauté dans trois nouvelles d'*Atavismes* de Raymond Bock

Ann-Marie Morin-Labbé

Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Sarah Rocheville, co-directrice

Département des Arts, langues et littératures, Faculté des lettres et sciences humaines

Anthony Glinoyer, co-directeur

Département des Arts, langues et littératures, Faculté des lettres et sciences humaines

André Marquis, membre du jury

Département de communication, Faculté des lettres et sciences humaines

Marie-Pier Luneau, membre du jury

Département des Arts, langues et littératures, Faculté des lettres et sciences humaines

Résumé

Ce mémoire de création s'intéresse à la notion de communauté telle qu'elle se présente en littérature. Comment s'écrit la communauté dans un texte de fiction? Il s'agira de voir, d'une part, comment les personnages parlent de la communauté, de quelle manière ils l'incarnent et comment il nous est possible d'interpréter ce qu'ils en disent. D'autre part, il nous faudra comprendre comment l'agencement de nouvelles hétérogènes reprend et renforce l'idée de communauté.

La partie création est un recueil composé de huit nouvelles. Les fictions présentent des liens de toutes sortes (familiaux, d'amitié, d'entraide et d'autorité, par exemple) entre divers personnages qui se questionnent sur la place qu'ils occupent dans leur relation aux autres. La dernière fiction est plus longue que les autres et donne le titre au recueil : *Rôle toujours*. La narratrice est une jeune femme au début de la trentaine qui s'adresse à ses ascendants. Cette nouvelle est un bref récit de filiation écrit sous la forme de fragments. Les autres nouvelles comportent des narrateurs variés, tantôt hétéro ou homodiégétiques. Le genre de certaines nouvelles se rapproche de l'essai, le récit fait alors une grande place à la réflexion du personnage, laquelle prime sur l'action.

La seconde partie de ce mémoire explore la voix narrative homodiégétique de trois nouvelles d'*Atavismes* de Raymond Bock (1981 —), un recueil d'abord publié en 2011 par Le Quartanier, puis repris en 2013 par Boréal. Les nouvelles « Peur pastel », « Une histoire canadienne » et « Raton » seront étudiées afin de déceler les signes d'une communauté à la lumière des théories philosophiques portant sur la communauté de Jean-Luc Nancy, Maurice Blanchot de Jacques Derrida. La voix des personnages, la présence d'ironie et la comparaison entre les trois fictions de Bock permettront de voir la polyphonie comme une communauté des solitudes et le lieu privilégié de la comparution qu'on peut définir brièvement comme l'exposition d'une expérience singulière pour qu'elle se confronte à l'altérité.

Mots clés : création littéraire, nouvelles, communauté, comparution, *Atavismes*

Remerciements

Je tiens à exprimer ma reconnaissance à ceux qui m'ont aidée à mener ce projet de mémoire jusqu'au bout.

À Sarah Rocheville, directrice de ma partie création, pour sa bienveillance à l'égard de mon projet, la liberté qu'elle m'a accordée, son enseignement stimulant et ses conseils qui m'ont inspirée lors de moments de panne.

À Anthony Glinoyer, directeur de ma partie réflexive, pour son pragmatisme, son ouverture d'esprit et sa disponibilité exemplaire.

À July Giguère, mon amie. Mes fictions ont grandement profité de ses lectures sensibles et de son souci de vérité. Puis à Mélanie Boilard et Wahiba Gamoudi, comparses de création passionnées qui m'ont accompagnée dans ce parcours particulièrement long de maîtrise.

À André Marquis et Marie-Pier Luneau, membres du jury, pour leur bons conseils et commentaires lors de la présentation du projet de ce mémoire.

Enfin, ce projet n'aurait jamais vu le jour sans le soutien de mon époux, Kevin Hébert. Il m'a encouragée à entreprendre ce long périple intellectuel qui aura mis cinq ans à aboutir. Il m'a écoutée, lue et a tenu le phare familial lorsque mon esprit était ailleurs, en vaillant homme du 21^e siècle.

Table des matières

Introduction générale	6
PREMIÈRE PARTIE.....	9
<i>Rôle toujours</i> (nouvelles)	9
La leçon.....	10
Aller voir ailleurs	13
Tango	19
Les vrais martyrs n'existent pas.....	23
Hôtel Tel-Aviv.....	27
Non est mea maxima culpa.....	31
Les bonnes causes	36
Rôle toujours.....	40
DEUXIÈME PARTIE.....	68
Les lieux de la comparution : la communauté dans trois nouvelles d' <i>Atavismes</i> de Raymond Bock.....	68
Introduction	69
La communauté et la comparution.....	74
Chapitre 1 — Premier niveau de la comparution : La voix du protagoniste	78
Le « nous » plurivoque	78
Les objets, l'altérité et la communauté.....	81
Chapitre 2 — Le deuxième niveau de comparution : le cas de « Raton »	87
La voix du protagoniste comme narrateur non fiable.....	87
Instance narrative surplombante et ironie tragique	90
Ironie et communauté de solitaires	91
Chapitre 3 — Troisième niveau de comparution : les trois nouvelles	94
Conclusion.....	97
TROISIÈME PARTIE	99
Retour critique.....	99
Le processus de création	100
Conclusion générale.....	105
BIBLIOGRAPHIE.....	106

Introduction générale

L'idée d'entreprendre une maîtrise en recherche-crédation littéraire a mis du temps pour moi à se concrétiser. J'ai terminé des études de premier cycle en littérature en 2004 et peu à peu délaissé l'écriture et la littérature jusqu'à la crise étudiante de 2012. Les événements de 2012¹ ont relancé à la fois mon désir de comprendre, de lire de la fiction et d'en écrire. Je me suis tournée vers l'écriture afin d'exprimer, ou plutôt d'explorer, ma vision de la communauté, un point de vue teinté par la définition qu'en donne Benedict Anderson : celle d'une collectivité *imaginée*, c'est-à-dire unie par un discours autoréflexif qui engage aussi ses membres dans une démarche d'identification². J'ai souhaité écrire sur la communauté en tenant compte à la fois de ce qui lie et de ce qui sépare les gens entre eux.

La partie création de ce mémoire s'intitule *Rôle toujours*. Elle est portée par le souci de mettre en scène des rapports de toutes sortes (filiation, amitiés, relation d'autorité, d'aide ou simplement humaine, etc.). Cette préoccupation sous-tend les interactions entre les protagonistes, leur réflexion, mais aussi la structure même du recueil.

Cette partie est composée de huit nouvelles. La dernière fiction est plus longue que les autres (trente pages) et donne le titre au recueil : *Rôle toujours*. Cette nouvelle raconte une histoire de famille par fragments. Elle met en scène quatre personnages différents : un arrière-grand-père (Hermann), qui a caché son véritable nom, sa fille (Marguerite), qui se trouve sur son lit de mort, et l'époux de celle-ci (Alfred), encore vivant. Le quatrième personnage est Laura, la narratrice de ce récit. C'est une femme de trente ans, la petite-fille de Marguerite. Elle s'adresse à ses aïeux et chacun des fragments porte le prénom du membre de sa famille à qui elle parle. À travers le récit, Laura

¹ Pour résumer, la crise étudiante (aussi surnommée le printemps érable) désigne l'ensemble des événements ayant eu lieu entre février et septembre 2012 et découlant du conflit qui opposait les associations étudiantes au gouvernement libéral de l'époque, qui voulait augmenter les frais de scolarité de 75 pour cent. Le déclenchement de la grève étudiante générale et illimitée eut l'appui de la gauche et une partie de la population s'est progressivement jointe aux manifestants. Le conflit a perduré jusqu'à l'élection du Parti Québécois le 4 septembre 2012.

² Dans son introduction, Anderson définit la nation comme « une communauté politique imaginée par nature limitée et souveraine ». Elle est imaginée parce que ses membres conçoivent des affinités entre eux sans tous se connaître (Anderson, p.6) ; elle est limitée parce que limitrophe (ses frontières, sa langue la délimite) ; elle est souveraine parce que, depuis la fin des empires monarchiques, elles s'envisagent libres et autonomes (Anderson, p. 7. J'en fais une traduction libre). Je peux, pour ma part, concevoir une communauté dans le discours qui s'élabore sur un groupe d'appartenance et par celui-ci, qu'il soit familial ou national.

examine surtout sa relation avec sa grand-mère et le discours que l'entourage a tenu à son propos. Laura s'intéresse également à Hermann, car elle souhaite comprendre l'impact qu'il a eu sur sa grand-mère. Tous les aïeux de Laura ont lutté consciemment ou non pour leur dignité. Hermann, d'abord, vient d'un milieu pauvre et ment sur ses origines pour améliorer sa condition de vie et son statut social. Marguerite, porte aussi, à sa manière, la honte de ses origines modestes. Laura découvre, au fil de son enquête, ce qu'elle doit à son arrière-grand-père même si elle ne l'a jamais connu.

Les autres nouvelles ont des narrateurs variés, tantôt omniscients, tantôt personnages dans le récit. Le genre se rapproche parfois de l'essai parce que la réflexion du personnage prime sur les événements. La nouvelle « La leçon » raconte la colère sourde d'une élève qui se croit victime d'une injustice alors que son enseignante ne comprend pas ses difficultés à se comporter adéquatement en classe. « Tango » fait le récit du dernier tête-à-tête entre d'anciens amants qui ont des sentiments ambivalents l'un pour l'autre. « Les vrais martyrs n'existent pas » met en scène une étudiante blessée pendant l'une des manifestations de 2012 et qui doit vivre avec les conséquences de l'accident. Dans « Hôtel Tel-Aviv », un réceptionniste d'hôtel relate sa brève mais bouleversante rencontre avec une cliente. « Non est mea maxima culpa » est narré par une femme qui porte le poids de sa vie confortable, sachant qu'elle le doit aux conditions de travail inhumaines dans lesquelles des gens sont maintenus ailleurs dans le monde. Enfin, « Les bonnes causes » raconte la dépression d'un prêtre qui se sent inutile jusqu'à ce qu'une femme battue vienne se réfugier dans l'église où il donne la messe.

Afin de m'aider à trouver la manière formelle qui nuancerait ma vision de la communauté (les liens entre mes personnages, leur rapport à leur environnement, au monde) et l'équilibre entre l'hétérogénéité des fictions et l'unité de l'ensemble, il me semble pertinent d'examiner trois nouvelles du recueil *Atavismes* de Raymond Bock pour la partie critique de ce mémoire. Publié d'abord aux éditions du Quartanier en 2011, ce recueil d'*histoires* met en scène des univers spatio-temporels très variés (allant des colons de la Nouvelle-France jusqu'à un récit d'anticipation, passant du registre réaliste à un registre plus fantastique, par exemple) et emploie la polyphonie. Je souhaite explorer la nature des liens mis en jeu par le discours de la narration au « je », dans trois nouvelles d'*Atavismes*, soit « Peur pastel », « Une histoire canadienne » et « Raton », afin de

déceler les signes d'une communauté dans le discours que tiennent les personnages, dans la structure des récits, et enfin, dans l'effet obtenu par la comparaison des fictions entre elles.

Puisque les possibilités d'études sont variées, j'ai analysé ces trois nouvelles sous l'angle de la « comparution » telle que l'entendent Jean-Luc Nancy (*La communauté désœuvrée*, [1986] 1990) et Maurice Blanchot (*La communauté inavouable*, 1986). Les deux philosophes envisagent la communauté comme un espace de partage des expériences du monde entre des êtres différents, mais qui se trouvent des affinités de manière provisoire afin de se confronter (comparaître) dans une dynamique mouvante et ouverte. C'est la comparution qui donne lieu à cette communauté. La notion de communauté des solitaires (Blanchot) ou des solitudes (Derrida) viendront compléter la définition de la comparution. J'offrirai une explication plus complète de ces concepts au début de la partie critique.

PREMIÈRE PARTIE

Rôle toujours (nouvelles)

La leçon

Les fenêtres de l'école primaire Durocher sont grandes ouvertes et les ventilateurs au plafond tournoient dans un cliquetis régulier. Les vingt-trois élèves de 4^e année entrent bruyamment après la récréation. Une longue table se trouve maintenant au fond de la classe. Des livres, une raquette de bolo, des albums à colorier et des casse-têtes, parmi d'autres babioles achetées à peu de frais, sont exposés comme dans une vitrine de magasin. Les enfants s'assoient à leur pupitre, s'exclament et pointent les objets. Parmi eux, Marisol observe la table en silence.

Madame Catherine, l'enseignante, signale aux enfants qu'il est temps de sortir l'argent de jeu Monopoli qu'ils ont accumulé au cours de l'année scolaire par leurs bonnes actions, leur autonomie ou leur excellence. Les élèves peuvent venir sélectionner leur récompense d'après le capital amassé, les plus fortunés ayant le privilège de choisir en premier.

Dominique Desprès se lève la première avec ses 350 dollars à la main. Petite tête blonde, elle aime le sport, suit des cours de cirque et se montre très habile à faire la roue dans le gymnase de l'école. Son père est cadre dans la police. Ses parents se sont séparés cette année. Dominique est venue voir Marisol pour se confier. Marisol l'a rassurée. Il y a des avantages à avoir deux maisons. Elle s'est sentie privilégiée de recevoir les doléances de sa camarade. Comme s'il suffisait d'être une bonne oreille pour faire partie du club de ses amies. Dominique choisit un livre qui raconte l'histoire d'un chat espiègle. Marisol fixe l'album à colorier et les crayons lustrés, puis regarde ailleurs.

Marisol est une élève moyenne et elle le sait. Elle rêve beaucoup. Il lui est interdit de placer son pupitre près de la fenêtre parce que les feuilles d'arbres peuvent aisément la distraire d'un problème mathématique. Quand on lui pose une question, elle se fige et cherche ses mots. Tous sont déjà passés à un autre sujet lorsqu'elle est prête à formuler sa réponse. Un jour, l'enseignante a demandé de faire une petite recherche sur les Rohingyas pour un projet de lettres qu'ils allaient bientôt écrire. Pendant l'heure du dîner, Marisol a tapé des mots clés sur le clavier d'un vieil ordinateur portable avec l'aide de sa mère. La table était encore couverte d'assiettes sales. Sa mère l'aidait à trouver des informations pertinentes, sa petite sœur d'un an et demie sous le bras gauche, appuyée contre

sa hanche. Marisol notait sur un papier. Elle voulait être celle qui en aurait le plus à dire. Sa recherche s'est terminée sans qu'elle n'ait le temps de se brosser les dents. Il fallait retourner à l'école pour ne pas être en retard.

Seuls deux élèves sont revenus avec des informations à partager. Ils ont reçu vingt dollars. Marisol a rangé son billet dans une petite boîte pour éviter de le perdre. Puis, quatre jours plus tard, elle a déchiré la feuille d'examen de Ludovic qui s'obstinait à l'appeler « cheminée » parce qu'elle sentait la cigarette. Par sa faute, Ludovic a dû tout recommencer. L'enseignante a pris le billet de 20 dollars de Marisol. Ludovic s'est excusé et l'enseignante est retournée à son bureau.

« Impulsive ». C'est le terme employé par l'institutrice pour la qualifier sur un billet adressé à sa mère. Marisol dirait de sa professeure qu'elle est aveugle et idiote, mais elle préfère se taire. Si elle se retient, c'est qu'elle n'est peut-être pas aussi impulsive qu'on le croit.

Deux élèves suivent Dominique et font leur choix. Puis vient le tour d'Annabelle qui connaît toutes les réponses, mais avec qui personne ne joue. Elle porte souvent des pantalons gris et des chandails. Son teint blafard, ses sourcils épais et ses cheveux noirs lui donnent un air sinistre. Bien que Marisol comprenne la solitude d'Annabelle et que cela l'attriste, elle ne l'approche pas.

Marisol tient ses quelques billets dans les mains et les recompte plusieurs fois. Un autre enfant remet alors 180 dollars. Le tour de Marisol ne viendra pas encore. Elle espère au moins passer avant Ludovic qui fait mine de se jouer dans le nez derrière Annabelle, qui vient de se rasseoir. Les élèves rient, mais Madame Catherine ne les voit pas. Elle ne voit jamais rien, du devant de sa classe, ni quand elle circule entre les pupitres.

Cinq autres camarades vont chercher leur récompense. Une élève prend l'album à colorier et les crayons. Marisol balance ses jambes sous sa chaise. Il reste peu d'objets intéressants sur la table. La raquette de bolo, un ballon de soccer en plastique, un ensemble de craies, un jeu de cartes des *Angry Birds*, un album d'autocollants, un ensemble d'élastiques pour faire des bracelets à la mode,

un livre sur les personnages de *Star Wars*... Elle optera peut-être pour l'ensemble de craies. Elle ne sait plus trop.

Lorsque Ludovic brandit ses 72 dollars en s'approchant de la table, Marisol frappe le pied de son bureau et se croise les bras. Quelqu'un prend les craies. Marisol a le sentiment qu'elle doit se faire oublier, que c'est peut-être tout ce qu'on a attendu d'elle toute l'année. Ce qu'elle voudrait, en fait, c'est hurler.

Quand son tour vient enfin, elle refuse de se lever. Avec ses trente-quatre dollars, elle passe juste avant Bruno qui en a douze. Les élèves sont beaucoup trop occupés à explorer leur acquisition pour voir la rougeur de ses joues.

Madame Catherine tente de la convaincre, lui énumère les objets toujours disponibles sur la table. Marisol ne bouge pas.

– Je ne suis pas conne, je vois bien ce qu'il y a sur la table. Passe donc Bruno et fous-moi la paix !

Les élèves chuchotent entre eux, les yeux écarquillés, tandis que l'enseignante fait signe à Marisol de sortir de la classe. Marisol obéit sans rien dire en regardant ses pieds. Dans le corridor, la femme se penche légèrement vers elle et lui répète, une énième fois depuis le début de l'année, que l'impolitesse est inacceptable. Dans un geste qu'elle veut plein de sollicitude, elle lui demande :

– Quand apprendras-tu à maîtriser ta colère, Marisol ? Tu ne vois pas les problèmes que ça te crée ?

– Je ne sais pas, Madame Catherine.

L'institutrice attend. Puis, comme Marisol se tait et semble avoir retrouvé son calme, elle avance la main pour l'inviter à retourner en classe. Marisol hausse les épaules, le regard au loin. L'enseignante arrête son geste. Elle la croit sans doute indifférente, mais Marisol cherche sa réponse qui met du temps à venir. Quand elle se tourne enfin vers son enseignante, elle la fixe avec une défiance tranquille et passe la porte sans rien dire.

Aller voir ailleurs

Le mois sur le chantier jeunesse dans l'est de l'Ukraine se terminait avec le commentaire d'un ouvrier sur le muret de brique qu'elle tâchait d'achever.

– ОЧЕНЬ ПЛОХО

– Très mauvais, toi-même !

La moue de l'ouvrier, alors qu'il soulignait les défauts dans la maçonnerie en les pointant avec le doigt, a rendu Anaïs hors d'elle. La jeune femme a tourné le dos et jeté ses gants sur le sol, laissant derrière la petite équipe de travail, sa truelle et le mélange de ciment dans la chaudière. Tandis qu'elle essuyait une larme de frustration, Anaïs a cru entendre le rire narquois de l'homme. Il a fait un commentaire qu'elle n'a pas compris.

Razvan, un volontaire d'origine roumaine, est venu la rejoindre à la pause. Il lui a offert une cigarette. Entre deux bouffées, Anaïs se vidait le cœur.

– Il t'a montré, à toi. Il te corrigeait au fur et à mesure. On ne sait pas quoi faire des filles ici, sinon creuser de trous et apporter des briques. Pas de sourire, pas de merci. Dans une heure, on fera les petites photos et les petites accolades, puis je me casse, comme tu dis.

Anaïs est venue en Ukraine pour faire une *différence*, pour voir de quoi elle est capable. Travailler avec des enfants de la rue, peut-être. Elle s'est retrouvée dans un zoo de fortune à refaire des enclos avec deux autres filles, des Françaises qui vivaient dans leur langue comme sur une île. Les Françaises se sont faites à l'idée sans se plaindre. Anaïs, elle, n'y arrivait pas.

Le soir même, les participants du chantier formé d'Européens, si ce n'est d'Anaïs qui est Québécoise, sont sortis pour célébrer la fin de leur séjour et prendre un verre dans une discothèque. Ils buvaient. Anaïs bavardait avec les Roumains du groupe. Leur humour l'amusait bien. Parfois, elle suivait le regard des hommes, attiré par la démarche des Ukrainiennes peu habillées, perchées sur leurs talons aiguilles. Les Roumains sont allés ensemble faire la queue pour aller aux toilettes

et elle les a accompagnés. Lorsque deux hommes discutant en russe se sont placés devant eux dans la file, elle a demandé à Razvan en français :

– Est-ce qu’ils viennent vraiment de nous dépasser ?

– Oui.

– Quels idiots !

L’un des russophones, chancelant et une bière pleine à la main, s’est retourné pour s’adresser à elle.

– Je comprends ce que tu as dit.

Elle s’est raclé la gorge. Sur un ton calme et ferme, elle lui a fait un bref exposé pour expliquer comment, s’ils étaient des *gentlemen*, ils les laisseraient passer puisqu’elle et ses amis étaient arrivés dans la queue bien avant eux. Quand on est *gentleman*, c’est la chose à faire.

– D’où viens-tu ?

– Canada.

– Je connais des Canadiens.

– C’est super ! Dis-moi donc, homme qui connaît des Canadiens, es-tu un aussi un *gentleman* ?

Les deux Ukrainiens ont cédé le passage en dévisageant les amis d’Anaïs. Une fois à l’écart, Razvan lui a révélé le commentaire lâché, l’air de rien, par l’un des deux Ukrainiens.

– Il était à un cheveu de se battre avec nous.

– J’ai senti ça, oui.

– Il faudrait que tu fasses plus attention à ce que tu dis.

– Excuse-moi.

Comment fallait-il être dans ce pays pour y trouver son compte sans avoir la sensation de disparaître ? Aucun des guides lus avant son départ, aucune des brochures sur les destinations du programme de chantiers de l’avaient préparée à son insignifiance. C’est la conclusion qui lui

traverse encore l'esprit au moment d'attendre son train. Les volontaires ont déjà quitté le pays, il ne reste plus qu'elle. Quel atroce sentiment que de voir chacun d'eux partir, un à un — surtout Razvan qu'elle aimait bien — jusqu'à se retrouver seule avec elle-même à ruminer. Elle aurait pu suivre les Belges en Crimée et profiter des plages de Sébastopol, mais non. Postée sur le quai 6, elle tient maintenant son billet de train en troisième classe, tenaillée par la nostalgie et l'empressement d'en finir avec ce pays.

Le train de nuit entre à la gare extérieure de Donesk et approche de la plateforme. Anaïs anticipe la séquence des actions à poser et se sent soulagée du long trajet qui l'attend et qui lui offrira un répit avant la prochaine étape : un bus à prendre à onze heures dix le matin, jusqu'à Košice en Slovaquie. Elle espère pouvoir passer la frontière sans entraves, alors que son arrivée à Kiev avec un aller simple cinq semaines plus tôt avait été une saga bureaucratique épuisante. Anaïs met son billet dans sa bouche et s'accroupit pour enfiler les bretelles du lourd sac posé sur le banc. D'un saut, elle fait basculer le bagage sur ses épaules, puis attache les ganses aux hanches et à la poitrine. Le geste est rapide, assuré.

Le sac de couchage fixé au-dessus de son bagage la dépasse d'une dizaine de centimètres. Le squelette de la voyageuse fait à peine cinq pieds et pèse un peu plus de 110 livres. On lui donne au moins cinq, six ans de moins que ses trente ans, ce qui a plus d'avantages que d'inconvénients lorsqu'elle se déplace seule, soit la plupart du temps. Elle sait utiliser son air candide pour attirer la sollicitude des autres passagers. Quand elle entre dans le wagon et ne trouve pas le banc qui doit lui servir de lit, elle demande à la mère d'une petite famille, une grande femme blonde — toujours une mère, une grand-mère ou une jeune fille — en pointant le numéro de siège sur son billet.

– Pardon. Où c'est ?

La femme lui sourit doucement et l'accompagne jusqu'à son banc. Les couchettes sur le wagon sont groupées par quatre. Il y en a deux, superposées, qui font face à deux autres. Une table est fixée au milieu. La femme lui montre un banc où se situe déjà un homme dans la cinquantaine. Anaïs s'en fait un portrait rapide d'après ce qu'elle observe autour de lui. Il est assis devant un autre voyageur du même âge qu'il semble bien connaître. Il tient un couteau. Les deux hommes

festoient. Du saucisson et du pain. Une bouteille de vodka à moitié vide est posée sur la table. Ils sont probablement à bord depuis deux ou trois stations. Ils ont le teint lustré, les pores du visage dilatés. Elle rougit sous le coup de la colère. Le repos devra attendre. Vivement qu'elle quitte ce pays !

La mère lui fait un air qui demande si tout ira bien, puis retourne à sa famille quand Anaïs la remercie. Anaïs salue les cinquantenaires puis informe l'homme à sa droite qu'il s'agit de sa place. Il dépose son couteau sur la table, se lève et l'aide la touriste à mettre son sac à dos dans le coffre sous le banc sans qu'elle lui demande son aide, puis il se rasseoit. Anaïs garde un visage sans expression, répète les mêmes mots en s'excusant et en pointant le numéro sur le billet. Dans les gestes de l'homme au couteau, elle comprend qu'il lui dit qu'elle peut s'asseoir à côté de lui, mais elle insiste : elle est fatiguée et elle veut dormir.

Il est huit heures trente le soir. Le voyageur soupire et lui cède la place. Il lui offre un bout de saucisson d'une manière qui semble sans malice, peut-être même bon enfant. Elle refuse poliment avec fermeté. L'autre homme lui demande d'où elle vient tandis qu'elle ouvre son sac de couchage.

– Tu es certaine que tu ne veux pas de saucisson ?

– Certaine.

Elle prend un livre et son dictionnaire, les dépose à côté d'elle, puis, aussi discrètement que possible, elle enfouit sa sacoche dans le fond de son sac de couchage. Elle se glisse ensuite à l'intérieur de son sac et monte la fermeture éclair qu'elle a pris soin de placer vers la cloison. Les deux amis discutent bruyamment, si bien qu'elle se demande parfois s'ils s'adressent à elle ou s'ils se disputent. Elle les ignore, s'enferme d'abord dans son dictionnaire pour mémoriser comment dire « j'ai peur » à la vieille préposée du wagon qui passera reprendre son billet, en cas de problème. Elle ouvre ensuite un livre qu'elle n'arrive pas à lire. Les hommes parlent trop fort et la haine qu'elle leur porte est démesurée. Elle le sait, mais n'y peut rien.

Elle décide de se coucher une fois la préposée venue récupérer les billets. Elle met un temps à comprendre pourquoi la vieille femme s'est fâchée. C'est qu'elle a pris l'oreiller alors qu'elle

n'avait pas payé pour en faire l'usage. Elle oubliait que rien n'est gratuit dans les transports du pays. L'employée a jeté l'éponge en fouettant l'air de la main avant de tourner les talons. Anaïs s'enfonce dans son sac et ferme les yeux pour feindre le sommeil. Elle entend les hommes se vider d'autres rations de vodka, le cliquetis de la bouteille, puis des verres qui se cognent à chaque toast. Ensuite ils commandent des bières. Elle a chaud sous ses vêtements. Elle aurait nettement préféré se retrouver aux côtés de la petite famille de tout à l'heure. Elle pourrait peut-être demander de changer de place, mais elle n'ose pas. Elle exposerait son malaise, les hommes le prendraient peut-être mal et elle a déjà vu qu'il n'était pas de bon conseil de froisser des mâles en état avancé d'ébriété.

Les deux voyageurs sont de plus en plus bruyants, ils parlent en même temps, semblent s'obstiner. Anaïs enfonce des bouchons dans ses oreilles, mais demeure en état d'alerte. Comment est-ce possible que personne ne réagisse ? Leur manière de troubler la quiétude du wagon et d'envahir son espace à elle la répugne. Elle a traversé un océan et la moitié d'un continent pour finir enfermée sur elle-même, incapable d'entretenir des liens avec ces barbares. Une brutalité aussi invisible qu'inouïe la heurte jusqu'à la moelle. Elle ne sait plus, après toutes les semaines passées dans ce pays, si cette violence est subie ou si elle la génère. Anaïs essuie une larme avant qu'elle n'atteigne son sac de couchage. Elle se sent vaincue.

Les deux hommes ont mis du temps à s'aliter, puis ils ont commencé à ronfler. Anaïs ne se réveille que lorsqu'elle les entend quitter le train trois arrêts avant sa destination. Elle s'assoit et range son sac de couchage, puis regarde les derniers kilomètres défilier par la fenêtre. Le train approche Uzhgorod un peu avant le lever du jour. Les passagers se dissipent sans parler, comme des somnambules, les roulettes de quelques valises glissant au sol. Elle sort de la gare et traverse la rue jusqu'au terminus d'autobus à cent mètres de là. À l'intérieur, le terminus est vide, si ce n'est une jeune brunette installée, les jambes allongées, sur le banc devant la billetterie fermée. La femme lui sourit. Quand le volet du premier guichet se lève, la femme l'aide à acheter son billet de bus. Anaïs retrouve une simplicité qui lui donne l'impression d'avoir déjà quitté l'Ukraine. Elle tend des pistaches qu'elle gardait dans son sac pour le déjeuner.

– Tu en veux ?

– Merci. Tu viens d'où ?

– Canada. Et toi, tu es d'ici ?

Tango

JF et Kat étirent les dernières gorgées d'une bouteille de Pinot noir. Assis côte à côte, ils contemplent le spectacle de la ville depuis leur rive de la Cité du Havre. Le fleuve qui les sépare de l'île se fait à peine entendre et laisse la musique en plein air du Vieux-Port venir jusqu'à eux dans un murmure. L'aura blanche de Montréal encercle les gratte-ciels. Les braises de charbon du vieux barbecue rouillé font griller une dernière saucisse et éclairent doucement leur visage.

J-F et Kat sont enveloppés dans une couverture usée. Quand la parole franchit le long chemin depuis leurs pensées jusqu'à leurs lèvres, ils parlent d'une voix feutrée, fébrile, conscients de nuire à la beauté du moment. Kat raconte comment un soir où elle roulait en bicyclette dans le Vieux-Port, elle avait été subjuguée par les silhouettes de couples qui dansaient le tango.

– C'était magnifique de les voir, éclairés pas les lampadaires avec l'architecture d'un côté, le fleuve et les arbres de l'autre. C'était presque surréel comme effet. Je m'étais arrêtée pour les regarder. J'aurais pu rester là des heures.

– Tu n'avais pas envie de te joindre à eux ?

– Ah ah. Tu m'imagines ! Je ne me laisse pas très bien guider. J'aurais fixé mes pieds et je n'aurais rien vu du reste.

– Tu m'étonnes.

J-F lui fait un clin d'œil que Kat ne remarque pas. Un long silence s'installe, puis Kat soupire. Ses réflexions à elle savent si bien danser, pourtant. Elle atteint le fond de son verre de plastique au moment où J-F se penche pour saisir la bouteille à côté de lui. Il l'agite devant son visage. Elle tourne la tête vers lui pour faire un peu d'humour d'un timbre de voix qui s'accorde mal au jeu.

– Tout bu !

– On aurait dû en apporter plus, finalement. J'aimerais bien que l'effet dure plus longtemps.

– C'est mieux comme ça. On a presque une heure de bicyclette chacun de notre côté avant de rentrer.

J-F jette un œil sur sa montre.

– Il était presque onze heures la dernière fois que j’ai regardé. Ça passe trop vite.

Pendant un moment, les deux silhouettes épousent le même profil, les jambes recroquevillées et les bras posés sur les genoux. Une longue mèche brune flotte dans la brise et dégage le visage de Kat, tandis que la chevelure dorée de J-F s’agite avec légèreté.

– À quelle heure tu pars demain ?

– C’est la deuxième fois que tu me le demandes, J-F. À une heure.

– C’est vrai. J’avais oublié.

J-F fronce les sourcils. Elle capte son mouvement du coin de l’œil, mais maintient le cap et fixe Montréal devant elle.

– Demain, il faut que je prenne un rendez-vous pour mon auto. C’est le catalyseur, je pense. Je vais sûrement la vendre d’ici au printemps prochain.

– ...

– Et tu commences quand ?

– Lundi.

– Wow.

– Kat sourit.

– Emily Carr, c’était une peintre, non ?

Elle hoche la tête.

– Tes élèves ne vont pas te manquer ?

– Oui. Mais je pense que je ne leur rendais pas service.

– C’est courageux. D’autres resteraient pour la paie.

– Je ne sais pas, moi, ce qui est le plus courageux. S’entêter ou lâcher prise.

– C’est vrai...

– Arrête, J-F. Ce sous-entendu, c'est pas nécessaire.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Tu le sais, ce que je veux dire.

J-F rit. Kat frissonne. Elle tend le bras pour saisir son sac à dos. Ses gestes sont brusques. Elle sort un vieux chandail gris de son sac et passe ses bras puis sa tête à l'intérieur.

– Ce n'est pas comme si on n'avait pas essayé. Ce n'est pas ça le problème.

Les mains de Kat surgissent du chandail, puis son visage apparaît hors du col. Elle s'arrête pour examiner Jean-François.

– Pour ma part, je trouve ça plus facile quand ça se passe juste dans ma tête.

– Ça fait pas des enfants forts, ça.

– Ouais, sauf que je n'ai besoin de personne pour ça. J'ai cet avantage-là.

Le ton de Kat se voulait calme, sans reproches, mais elle regrettait le silence que des paroles inutiles venaient de rompre. J-F se tourne judicieusement vers le barbecue, pique la dernière saucisse avec une fourchette puis la déchire avec ses doigts. Il en tend une moitié à Catherine.

– Je vais m'ennuyer de ces barbecues, c'est sûr.

Kat hoche la tête puis engouffre le dernier bout de viande. J-F accroche un sac de plastique près d'eux et y jette les deux bouteilles de Pinot, le restant du pain et la boîte de fromage, puis prend une lampe de poche pour trouver la poubelle à trente mètres d'eux. Catherine ferme les contenants en plastique et les range dans son sac à dos. Elle éteint les dernières braises en versant l'eau d'un seau qu'ils avaient pris soin de remplir à l'entrée du parc.

– Tu es prête ?

Ils se dirigent jusqu'à leur bicyclette, puis roulent côte à côte en suivant le fleuve. Ils longent Habitat 67, tournent et passent devant l'édifice du Port de Montréal, traversent le pont sous l'autoroute Bonaventure. L'endroit est sombre et les deux cyclistes distinguent leur route avec peine, jusqu'à ce qu'ils croisent la rue Mill. Alors qu'ils sont sur le point de se séparer, Kat suggère de s'arrêter dans le Vieux-Port.

- On pourrait manger une crème glacée s'il y a quelque chose d'ouvert.
- T'as encore faim, toi ?
- Non, mais ce sera ma dernière crème glacée à Montréal, alors aussi bien en profiter.

Ils roulent un peu plus et s'immobilisent devant le Café des Éclusiers. J-F attache les deux vélos ensemble et propose d'acheter une glace d'un vendeur ambulant posté près du Musée des Sciences. Kat prend un cornet à la vanille et au caramel. Elle suggère de se promener le long du quai. Bientôt, ils se retrouvent à contempler le bout de terre de la Cité du Havre en face d'eux. Elle a l'œil qui miroite dans la nuit.

- La seule chose que je vois de positif, c'est qu'il n'y a pas d'amertume. Ça veut dire quelque chose, non ?
- J'imagine.

Il se tourne vers elle et fronce les sourcils pour fouiller son regard. Il soupire bruyamment et s'approche, fait glisser ses bras derrière le dos de Kat et la serre fermement contre lui. Kat se tient sur la pointe des pieds et l'embrasse sur la joue.

- Il va falloir y aller si tu veux avoir le temps de finir tes boîtes demain.
- Je sais. Mais attends encore une minute.
- C'est comme tu veux.

Les vrais martyrs n'existent pas

« L'homme, à son insu, compose sa vie d'après les lois de la beauté jusque dans les instants du plus profond désespoir ». Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*.

Dans *La volonté de puissance*, Nietzsche, lui, dit : « Nous avons l'art pour ne pas mourir de la vérité ».

Quand les palpitations te reprennent à l'Hôtel-Dieu, après plusieurs mois d'accalmie, tu répliques "fuck". À Kundera et à Nietzsche. Tu es soixante-huitième pour ta prise de sang. L'écran en face de toi montre les images d'une femme catalane à la chevelure grisonnante, du sang sur le visage. La bande défilante annonce que plus de 128 personnes ont été hospitalisées pendant la journée du vote et plus de 700 ont été blessées. Deux hommes discutent bruyamment, trois sièges à ta gauche. Léopold a eu un cancer et il est en rémission à la maison ; Sylvain vient de s'acheter une Chopper Billy Bike. Tu les écoutes, le visage dans un recueil de poèmes.

Un jour, tu as inscrit ton nom sur liste de volontaires avec une défiance calme au bout du stylo. Tu as pris ton nouvel emploi du temps au sérieux. Incapable de trouver le sommeil avant deux heures du matin, tu t'es endormie après avoir choisi le slogan que tu brandirais sur une pancarte à faire le lendemain. « Difficile d'expliquer la classe à ceux qui n'en ont pas ». La nuit t'a apporté tout le repos dont tu avais besoin, et tu t'es levée vers 8 heures, ragaillardie. Tu as terminé ton affiche. Elle provoque le rire de tes colocataires, Gab et Isa. C'est réussi, donc. Tu l'as rangée dans ton sac à dos. Deux cafés et une douche plus tard, tu as poursuivi ta lecture de *L'insoutenable légèreté de l'être*, étendue sur ton lit défait, les cheveux encore mouillés. Tu as partagé une omelette au fromage avec tes colocataires. La vaisselle s'est empilée sur le comptoir.

Ce jour-là, tes coloc et toi êtes montés à bord de l'autobus scolaire. Le véhicule a passé sur un pont et pris un embranchement pour atteindre l'autoroute 20. Vous avez roulé environ 150 km en direction est. Pendant le voyage, vous avez chanté *La P'tite Grenouille* et rigolé. Tu t'es remise à ta lecture de Kundera. Une phrase un peu mystérieuse te plaisait beaucoup et tu l'as récitée trois

fois, déposant ton livre sur tes genoux entre chaque lecture. Tu as regardé le ciel de mai défilé par la fenêtre, et espérais que le soleil soit de votre côté jusqu'à votre retour. Il y avait un imperméable dans ton sac à dos au cas où tu en aurais besoin.

Vous êtes arrivés une heure avant le départ sous la cadence de la fanfare. Ce n'était pas le plus gros événement du genre, mais il y avait de l'ambiance. C'était toujours la même colère sous des airs de fête, que vous soyez soit 150 000 ou 2000 personnes. Vous attendiez le début du mouvement, preniez des photos que vous affichiez sur les réseaux sociaux. Quand le rassemblement de manifestants s'est mis à avancer, tu as sorti la pancarte de ton sac et suivi la marche. Tu scandais avec la foule, accélérant le pas pour suivre tes coloc. Un garçon en poussette accompagné de ses parents est passé devant toi. Il avait peut-être trois ans. Tu l'as salué et offert un sourire. Les nuages s'agglutinaient pour former petit à petit un couvert de grisaille. Tu as enfilé ton imperméable pour prendre de l'avance sur la météo.

Tes coloc et toi veniez d'arriver en face de l'hôtel quand, à quelques mètres en avant de toi, des gens se sont retournés pour dire que des policiers antiémeutes sont en train de se poster devant l'hôtel. Déjà. Tu as hurlé avec la foule. Tu as entendu le deuxième discours débiter sans l'écouter. Un nuage de gaz s'est formé. Tu avais demandé congé à ton employeur et fait 150 kilomètres. Tout ça pour être contrainte au silence, vraiment ? Les gens devant toi se sont mis à reculer lentement. Tu as relevé ton foulard pour cacher le bas de ton visage, redressé le capuchon de ton imperméable et Isa t'a tendu une bouteille de *Maalox*. Quand ton coloc a voulu rejoindre l'action, tu as tiré sur sa manche.

– Reste avec nous, Gab. Va-t'en pas tout seul.

Tu t'es dirigée vers le commerce en face de l'hôtel, tu as croisé un homme s'enfuyant avec son enfant dans les bras. Le petit hurlait. Tu les as regardés, clouée sur place. Tu as remarqué l'hélicoptère qui survolait le ciel et le nuage de fumée qui se densifiait. Le film que tu voyais était bien réel. Tu as levé le majeur dans les airs.

Des cannettes ont commencé à voler à ta droite. Des manifestants les ont pris au sol pour les renvoyer aux destinataires. Tu as tourné le dos à la fumée et tu as traversé la rue. Le vent poussait le gaz dans votre direction. Tu as fermé les yeux. Tu as entendu la fanfare claironner tout près. Il fallait se mettre à l'écart.

Vous êtes passés devant une maison entourée par une foule dispersée. La police antiémeute avançait dans la rue avec des boucliers. Tu n'as pas pu retenir Gab. Toi et ta colocataire avez contourné les hommes en uniforme et vous les avez esquivés. Un nuage a éclaté. Vous avez fui sans savoir quelle direction prendre.

En te retournant, tu as essayé de garder les yeux ouverts et tu as cherché Gab. Tu ne pouvais distinguer son coupe-vent bleu et ses jeans noirs dans le brouillard épais des gaz. Puis, comme tu te résignais à l'idée de l'avoir perdu pour le moment, un choc t'a fouettée au visage, comme un coup de poing propulsé par un canon.

Tu t'es écroulée par terre.

Tu as hurlé et la douleur t'a aussitôt incitée à garder le silence. Tu as mis la main à ton visage. La joue contre le sol, tu n'as plus bougé. Ta bouche s'est remplie de sang. Tu as entrevu un horizon vertical de terre humide, de pieds, de poussière et de résidus de cannettes de gaz avant de fermer les yeux.

Des larmes ont glissé sur tes joues. Tu as entendu ta colocataire te parler et hurler pour qu'on te vienne au secours, puis des pas qui accouraient dans ta direction. Tu as entendu les sirènes, les cris, la fanfare et le bruit de l'hélicoptère qui survolait dans le ciel.

Tu es Tank Man. Tu es Piotr, tu es Huguette ou Maxence. Tu es le feu, le sang, tu es le fou. Tu es la jeunesse dont le temps et l'énergie valent peu tellement tu en as. Tu as affronté la ferraille, tu as vu la torche te noircir les yeux.

Et le monde s'est maintenu indemne et inerte.

Dans la salle d'attente de l'hôpital, tu lis :

l'éternel flexible

il était possible d'ouvrir la distance

*surtout en silence*³

Trois fractures à la mâchoire, deux opérations, cinq implants dentaires, 508 doses de Xanax plus tard, tu n'arrives toujours plus à mâcher des paninis, à rire aux éclats ni à chanter à tue-tête. Plusieurs pensent que c'est bien fait pour toi. Tu n'avais qu'à ne pas te trouver là et à prendre une bière sur la terrasse comme tout le monde.

Si tu avais fait comme Huguette ou Piotr, le DSM pourrait sûrement tout expliquer.

Dans la salle de l'Hôtel-Dieu, des hommes parlent de banalités et ne s'emportent plus pour des questions de politique. Ils ne te reconnaissent pas, ils ne savent pas que tu existes.

Huguette dit :

enchaîne les angles propices

à rêver, car plus loin ou revenu

*longtemps l'onde pénètre un bruit dans les muscles.*⁴

Entre Kundera, Nietzsche et Huguette, c'est la poète qui résonne en toi. Il faudra bien trouver une braise assez intense quelque part qui puisse enflammer autre chose que des chairs, il faudra bien sortir de la beauté comme refuge et profiter de l'onde de choc.

Mais qui se rappelle encore d'Huguette Gaulin ?

³ et ⁴ Les vers en italiques sont tirés de *Lecture en vélo* d'Huguette Gaulin (1983), p. 165, 166.

Hôtel Tel-Aviv

Elle s'est approchée du comptoir de la réception où je travaillais. Elle avait un large sourire, les cheveux bouclés par la chaleur, un sac en bandoulière et une bouteille d'eau filtrée à la main. Elle revenait de Jérusalem. Elle avait eu de la chance. Le vendredi, c'est la journée de prière des musulmans. Ça aurait pu mal tourner. *C'était un voyage organisé*, m'a-t-elle répliqué en secouant la tête. C'est à peine si on ne leur avait pas fixé un harnais autour de la taille, comme à des gamins au jardin d'enfants, pour éviter qu'ils errent et se perdent dans la ville. Et puis ces jours-ci, c'est plus risqué de se rendre à Londres ou à Paris. Elle m'a fait rire.

Jen — c'est son nom — attendait son amie partie à Jaffa jouer à la photographe. Elles quittaient le pays le lendemain. Elle m'a d'abord demandé pourquoi je parlais anglais sans accent. Souvent, on me la pose entre l'arrivée imminente d'un taxi ou d'un compagnon de voyage, en regardant sa montre. *C'est ma mère, elle est Anglaise*. Elle a ensuite voulu savoir si je parlais d'autres langues. *Oui, quatre : hébreu, russe, anglais et un peu arabe*. On est d'accord, la conversation aurait pu en rester à ce niveau superficiel, avec une réaction positive et polie comme : « Ah oui ? Quelle chance ! Chez nous, on apprend généralement l'anglais », puis c'est tout. Je l'ai plutôt entendu s'exclamer : « *Ah oui, le russe ? Vraiment ? Wow ! Et comment ça ?* » J'aurais peut-être dû me la fermer, mais j'ai déballé. Comment j'avais abandonné mes études parce que ma mère adoptive m'avait mis à la porte .

C'est con. J'ai eu un peu honte de me dévoiler à cette cliente de l'auberge. Pour me réfréner, j'ai ajouté que c'était une longue histoire. Elle m'a regardé droit dans les yeux avant de convenir, en fixant le bouchon de sa bouteille d'eau, *Peut-être que tu ne veux pas en parler, je respecte ça*. Mais je sais pas pourquoi, j'ai pas pu me retenir après ça. *Non, il n'y a rien là, je suis un livre ouvert* (Foutaise ! Même Nicky, ma copine, ne sait pas toute l'histoire). Puis de lui sourire et d'ajouter :

- Tu es certaine que tu as le temps pour ça ?
- J'ai — tout — mon — temps.

Je lui ai raconté. Mon père Arabe, ma mère Anglaise. Mes parents se sont séparés quand j'avais 10 ans. Ma mère est retournée avec ma petite sœur en Angleterre. À sa défense, j'étais pas toujours facile. J'étais pas docile, disons. Mon père, lui, m'a amené chez le voisin. Il m'a filé 150 shekels et il s'est barré. Sauf que le voisin était jamais là et j'avais faim, alors j'ai commencé à rôder dans Neve Tzedek. C'est fou comme les pervers sont doués pour repérer les jeunes qui galèrent. Ils offraient de me payer un repas, mais je savais ce que ça signifiait. J'ai commencé à voler. De la nourriture surtout. Au début, j'allais dans les marchés publics. Sauf qu'il y a des yeux partout, c'est pas évident. C'était plus efficace dans les petits commerces. J'ai fait ça quelques mois, cinq ou six peut-être. Un jour je me suis fait prendre dans une boulangerie où j'allais souvent. Le propriétaire m'a agrippé par le bras et m'a foutu des claques de l'autre main. Il voulait appeler la police. Une cliente d'origine russe — il y en a beaucoup ici — regardait la scène. Elle s'est avancée pour savoir pourquoi l'homme me frappait. Elle parlait un peu anglais. Elle m'a regardé dans les yeux avant de lancer : « Si tu veux, je te prends chez moi. Je vais te nourrir, te vêtir et t'aimer comme mon fils, mais tu vas devoir me promettre que tu ne voleras plus et que tu agiras de manière honorable pour me rendre fière de toi. » Je sais pas, c'est pas comme si j'avais vraiment le choix. Elle a payé ce que je venais de voler et je l'ai suivie chez elle. Elle avait une fille et elles parlaient russe à la maison, donc j'ai appris aussi.

L'amie de Jen a passé la porte de l'auberge à ce moment-là. J'imagine qu'elles se sont fait un bref compte rendu de la journée dans leur langue. Puis Jen lui a fait signe de la tête. Elle est restée tandis que son amie montait à la chambre. J'en ai déduit qu'elle irait la retrouver dans quelques minutes. On finit par comprendre les touristes sans savoir ce qu'ils disent. Elle s'est tournée vers moi, prête à entendre la suite.

Les années ont passé. La femme russe avait une fille qui avait deux ans de moins que moi. Sa fille et moi, nous sommes tombés amoureux. Nous étions même fiancés. Sauf que j'ai toujours été un peu jaloux. Je l'appelais souvent, peut-être trop quand j'y repense. J'aimais savoir où elle allait, avec qui elle se trouvait. Puis, il y a six mois, je me suis rendu compte qu'elle me mentait. Elle prétendait qu'elle travaillait au café alors que son quart était fini. Puis j'ai vu qu'elle recevait des messages textes qu'elle ne voulait pas me montrer. Quand je l'ai confrontée, elle m'a avoué qu'elle voyait un collègue. J'étais tellement en colère ! Je suis allé prendre l'air pour voir clair. Mais elle,

elle s'est réfugiée chez sa mère et lui a dit que c'était moi qui l'avais trompée. Du coup, ma mère adoptive m'a foutu dehors.

Je ne sais pas quand c'est arrivé pendant le récit, mais c'est à ce moment-là que j'ai vu que Jen avait les yeux humides. Elle cherchait ses mots. Elle était *touchée* de connaître mon histoire. Je voyais qu'elle n'arrivait pas à exprimer ce qui la bouleversait tant. Si elle avait su comment articuler clairement ce qu'elle ressentait, elle aurait employé une autre formule que celle-là. Ce n'était pas de la pitié. Je ne peux pas dire pourquoi, mais, ça, je sais. Il n'y avait pas de mélodrame. Elle était émue et calme à la fois. Elle a voulu savoir pourquoi je ne m'étais pas donné la peine de me défendre. J'ai haussé les épaules. J'aimais mieux que sa mère pense du bien de sa fille que de moi. Elle a gardé le silence un instant. *Je comprends. Très bien.*

Elle a posé sa main sur le comptoir pour mettre fin à la discussion. Elle allait rejoindre son amie. En s'approchant lentement de l'escalier, elle s'est informée de l'heure à laquelle je terminais à la réception et m'a invité à boire un pot. J'allais voir avec Nicky, j'aviserais à 21 heures.

Elle est venue avec son amie quelques minutes passé la fin de mon quart. J'ai terminé avec un peu de retard, puis nous sommes sortis par la porte au fond du petit hall qui donnait sur la terrasse de l'auberge. Nous avons acheté nos bières au bar. L'endroit était bondé. Nicky était à une table avec ses amies et picolait. J'ai fait les présentations, je l'ai embrassée, puis nous avons trouvé une table à pique-nique au fond de la terrasse, près de la rue. Il commençait à faire sombre. Il y a une belle animation en soirée à Tel-Aviv. C'est le moment où la ville vibre le plus. Les cafés sont peuplés, le bourdonnement des conversations envahit les rues. L'air est doux. L'amie de Jen voulait connaître mon âge. 24 ans. Elles avaient pour leur part toutes deux 28 ans. Elle a poursuivi la discussion. Qu'est-ce qu'elles auraient dû voir de plus en Israël ? Haïfa, et particulièrement, le mont Carmel, site central de la religion Bahá'i, la seule de valable selon moi. J'étais claqué. Pas trop certain de ce que je faisais là.

Je me suis pris une cigarette et Jen en a réclamé une. Je lui ai tendu le paquet pour qu'elle se serve. J'ignorais qu'elle fumait. Elle m'a demandé ce que je comptais faire. Je sais pas. Je fais confiance. Me barrer idéalement. Là, je me préoccupe plus de Nicky. Elle est Américaine. Elle est arrivée il

y a deux mois. Je vois bien qu'elle m'aime ; elle m'adore, même. Je l'aime aussi. Mais qu'est-ce que tu veux que je fasse avec elle ? Elle a fait je ne sais pas combien de tentatives de suicide. T'as vu ses poignets ? Ce qu'elle picole ? Je ne peux pas avoir d'enfants avec une fille comme elle. Je ne veux pas engendrer d'autres perturbés... Quelle vie de merde ça leur ferait ! Je sais pas, c'est compliqué.

Elle m'a souri. Elle m'a dit que je l'aurais difficile encore longtemps, que ça me prendrait un moment pour tout comprendre, mais que j'étais, par les épreuves, mieux équipé que d'autres pour faire face aux difficultés et pour m'en sortir. Ça m'a jeté par terre. J'ai aspiré ma cigarette un long moment sans parler. Elle aussi. On absorbait tous les deux la vérité qui venait de se dire.

La conversation s'est tenue sur le respirateur artificiel ensuite. On a discuté de la musique qui jouait. On n'avait plus rien à ajouter. Jen et Laure ont échangé dans leur langue, puis Jen a prétexté la fatigue de Laure et leur départ le lendemain pour retourner à la chambre. C'était parfait.

Je suis allé rejoindre Nicky et j'ai bu une autre bière avant d'aller me coucher. J'ai mis un temps à m'endormir. Je regardais par la fenêtre. Je me répétais la conversation.

Jen est passée à dix heures le matin. Elle portait son sac sur le dos et traînait derrière son amie. J'entrais dans le système les coordonnées du client qui venait s'enregistrer. Elle a déposé les clés à la réception et m'a salué longuement du regard. Elle a fait glisser ses doigts sur la surface du comptoir en se dirigeant vers la sortie. Elle ne s'est pas retournée.

Non est mea maxima culpa

J'ai vu l'enfant. Il a le visage blanc contre terre. Ses petits bras longent son corps. Il porte des vêtements trempés, des chaussures lacées. Il devait préférer la course, aimer se ruer tant sur un ballon que vers la cuisine lorsqu'il avait envie d'un biscuit. Les enfants de cet âge ne se déplacent qu'avec énergie et enthousiasme, on dirait. Mais il ne savait certainement pas nager. Son corps, son visage prend toute la page du journal, comme une gifle au lecteur. J'ai l'impression qu'il pourrait tourner la tête et me regarder. J'ai cligné des yeux. Non. Il ne bougeait pas. J'en oubliais presque cette guerre jusqu'à ce que cette image vienne me happer. Mes jumeaux ont un an de plus que lui.

Je n'ai rien fait, pourtant. Rien. Je ne m'appelle pas Bachar. Je ne suis pas dictateur ; je suis conseillère en communication pour une firme dans le domaine des technologies. Belle job. Bonnes vacances. Je bois mon café et je lis le journal, accoudée à l'îlot de la cuisine. C'est jeudi aujourd'hui. Il fait un doux soleil de septembre. L'érable devant la maison a quelques feuilles colorées par les premières nuits froides. Il est huit heures moins cinq et je dois partir dans dix minutes. Je remets le journal à Louis après en avoir retiré le cahier *Arts et Spectacles*. Si j'ai le temps, je le survolerais pendant ma pause du dîner.

– Allez, Manu, viens mettre ton pantalon. Lou, je t'ai dit qu'on ne boit pas son verre de lait sur le sofa, va le terminer dans la cuisine !

A-t-on donné une sépulture à cet enfant ? Sa mère est-elle au moins morte elle aussi, pour ne pas avoir à lui survivre ?

L'enfant visage contre terre m'a habitée toute la semaine. Ensuite, il y a eu cet homme qui déambule dans les rues de Kinshasa aux *Grands reportages*. Il porte un t-shirt bleu, des jeans et des baskets malgré la chaleur et le smog. Il a un bras qui s'arrête avant le coude. L'homme manchot fait partie de la statistique qui compte plus de 43 pour cent de chômeurs parmi la population active, selon le documentaire diffusé à Radio-Canada.

Pour Noël, mon frère Karl a offert un pendentif en or serti d'un diamant à notre mère. Elle avait les larmes aux yeux. Quand j'ai vu la satisfaction de Karl tandis que maman se tournait vers nous pour arborer son bijou, je me suis calée dans le sofa, j'ai souri et je me suis exclamée timidement. Je n'osais pas demander à Karl s'il savait d'où provenait la pierre. J'aurais rendu tout le monde mal à l'aise. Personne ne veut savoir combien de bras ou de jambes leur pendentif a pu coûter. Au final, c'est probablement contre moi qu'on en aurait eu. Pour m'être montrée rabat-joie, pour avoir cherché la faute derrière une bonne intention.

Je me suis mise à fixer le sapin et mes yeux ont erré jusqu'aux décorations disposées sous l'arbre. Depuis que ma mère s'est départie de la crèche, elle collectionne les petites maisons victoriennes si bien qu'il y a maintenant un petit village bourgeois digne de *David Copperfield* sous le sapin. Je me suis demandé d'où venait cette tradition. Pourquoi des maisonnettes de cette époque plutôt qu'une autre ? À bien y penser, n'est-ce pas le moment où tout culmine pour faire croire que le bonheur des êtres passe par l'opulence et l'objet ? Je me suis dit alors qu'une nouvelle foi s'était substituée à la première. C'était bien le culte du capital, dont on ne savait se défaire qui se trouvait, manifeste, sous le sapin, et que nous célébrons désormais.

Le bol du chat est rempli de croquette, mon lunch pour demain est prêt. Les vêtements sont pliés. Je n'arrive pas à dormir. Je me demande quel effet ça fait, se faire couper un bras à la machette. Est-ce qu'on sent la lame traverser la chair ? Doit-on s'y prendre à plusieurs coups ? Est-ce que l'adrénaline atténuée la douleur ? Perd-on connaissance ? Quel impact a la chaleur sur la plaie ? Comment fait-on pour ne pas mourir au bout de son sang ? L'homme qui marche dans la rue de Kinshasa sait. Je pourrais faire une recherche demain, il y a peut-être des réponses sur Internet. Mais soyons honnêtes, je n'investiguerai pas. J'attendrai la prochaine gifle pour fouetter mon inertie.

C'est faux, je ne suis pas indolente. Je fais mon possible. J'ai bien réclamé que mes placements pour les études des jumeaux soient éthiques, par exemple. Le courtier a imprimé le détail du

portefeuille d'investissements et l'a déposé sur le bureau vide. Nous avons lu chaque ligne. Je me disais que le terme éthique était tout de même élastique. Quand je lui ai demandé s'il existait des placements qui contribuent au microcrédit en Afrique, question de sortir les familles des mines de coltan, le conseiller a secoué la tête, en ajoutant que ça viendrait peut-être. Je me rappelais vaguement des entreprises à bannir. Et encore, quel est le nom des sous-compagnies des Suncors et autres Power Corporations ? Je n'en sais rien.

Le courtier a glissé la documentation dans une chemise que je me suis promis d'étudier plus en détails une fois de retour à la maison. Elle doit se situer sous la pile de feuilles recyclées que les garçons utilisent pour leurs dessins. Ou dans le tiroir du bureau au sous-sol parmi les relevés à classer, peut-être. Je les retrouverai à la fin mars, quand je prendrai une journée maladie pour y mettre de l'ordre.

Vivement vendredi ! Cinquante heures de travail cumulées cette semaine. Louis et moi sortons ce soir pour décompresser. J'ai mis la robe rouge achetée en solde, ma préférée. Le rouge me va vraiment bien. Il me rend séduisante et élégante à la fois. Je devrais en porter tous les jours, on en oublie les cernes. En plus, cette robe épouse parfaitement ma silhouette.

La gardienne est arrivée. J'entends la voix de Louis qui explique la routine des garçons. Louis et moi irons au nouveau resto turc, puis nous verrons la pièce *Oncle Vanja* de Tchekhov montée par des étudiants en théâtre. J'en fais trop avec cette robe, c'est évident. Je me gâte. On sort une fois tous les trois mois ! La majorité du temps, nous rentrons après le souper, trop claqués pour en profiter. Quand je descendrai l'escalier, Louis sera là à m'attendre, tout sourire. Son œil s'allumera lorsqu'il me verra. Je suis heureuse de l'effet que je lui fais encore. Si on pouvait louer des hôtels chics à l'heure, je sais bien comment je terminerais la soirée.

Plus de mille femmes sont mortes à Dacca en 2013 pour m'offrir la robe que je porte. Je l'ignorais quand je l'ai achetée. C'est en lisant à propos de la marque du vêtement sur Wikipédia, des mois plus tard, que j'ai appris qu'elle avait été confectionnée dans cette usine. Elle était en solde et, je l'ai dit, elle semblait taillée sur mesure pour moi. Je vais l'user, c'est la moindre des choses.

J'achète de plus en plus Québécois maintenant. Je m'assure que c'est écrit « Made in Canada » sur l'étiquette.

La pièce de Tchekhov m'ennuie. Il y a toujours des moments qui me semblent longs, un manque de trame sonore et d'effets visuels. Nous sommes venus pour encourager la nièce de Louis qui fait ses études en théâtre. Quand je me suis tournée vers Louis, il avait les yeux fermés. À quoi bon prétendre ? Nous aurions dû partir à l'entracte, profiter des maigres heures qui nous appartenaient. Il me semble que tout est vain. Ma robe la première.

En 2005, l'Ukraine se portait plutôt bien. C'était après les événements de la Révolution orange. La pression populaire avait permis de faire élire le pro-Européen Viktor Iouchtchenko. Je vois encore les fêtards sur la place de l'indépendance à Kiev. Le téléjournal diffusait des images de la foule. Elle était entourée par de grands édifices logeant des banques, des boutiques et des complexes hôteliers qui illuminaient la place. Mon voisin, un robuste quinquagénaire de la région de Lviv, dans l'ouest du pays, me racontait toutes les péripéties de la politique interne avec fierté lorsque je le croisais sur le balcon. L'Ukraine se libérait peu à peu du joug de l'ancienne URSS. Il avait une plaque de bois à l'effigie de Chéchenko, le poète national, fixé au mur de la cuisine. Il m'expliquait que cette icône avait remplacé le buste de Lénine dans tout l'ouest jusque dans les bureaux de poste. Je l'écoutais et, en échange de ses histoires, je lui offrais la moitié des desserts que je concoctais. Les *pets-de-sœur* l'avaient bien fait rire. Je l'ai perdu de vue lorsque j'ai emménagé avec Louis, avant les jumeaux.

J'aimerais bien savoir comment se portent les Léopolitains, ces habitants de Lviv, depuis que la Crimée appartient à la Russie. On n'en parle plus au bulletin de nouvelles. Les nouveaux attentats à Londres occupent tout le temps d'antenne.

Est-ce que les compagnies de mon portefeuille d'actions éthiques font affaire avec la Russie ? Et si Putin appuie le régime syrien, est-ce que je ne deviens pas un peu responsable de la mort de cet enfant échoué sur les plages de Turquie ? Puis de l'invasion de la Crimée ?

Les garçons jouent dans le salon. Les jumeaux ont de nouveaux blocs de construction. Je tente de recréer un hélicoptère avec l'aide de l'image sur la boîte. Lou soulève sa grue à tour et la tend vers moi avec un large sourire qui montre ses dents de lait blanches. Comme il est beau ! Je m'exclame avec lui. Les blocs me piqueront la plante des pieds lorsque je marcherai dessus. Les petites pièces se retrouveront tôt ou tard dans le ventre de la balayeuse, mais je suis quitte pour deux heures de bonheur et de découverte avec eux.

Avant que je tombe enceinte, un couple d'amis a soutenu que c'était tout aussi égoïste d'avoir des enfants que de s'en abstenir. Et pourtant, quand Manu, est né le premier après 18 heures de douleurs absorbées seconde après seconde, toutes mes cellules ne pouvaient se préoccuper que de son bien-être et de celui de son frère. Lorsqu'on les a déposés sur mon ventre et que j'ai senti leur être mou comme une saucisse crue sur ma peau, que leurs yeux ont semblé déjà me reconnaître, j'ai eu l'impression d'entrer dans un nouveau monde avec Louis et eux. Des milliers de couches plus tard, je porte leur sort et leurs fautes à venir sur mes épaules. Ils les commettront à cause de moi.

Est-ce que j'ai mis au monde d'autres bourreaux qui s'ignorent ?

Lou et Manu s'amusent toujours au salon. J'ai profité d'un moment d'harmonie précaire entre les deux frères pour m'immerger dans un bain chaud à l'étage. Je ferme les yeux. Je me rends compte que mon souffle est court et je tente d'allonger ma respiration pour relaxer un peu, sans pouvoir échapper à mes pensées. Il serait sans doute judicieux de ne pas regarder le bulletin de nouvelles ce soir.

Mes réflexions sont interrompues par le cri de Lou. Manu s'est amusé à détruire sa grue et les détails de ses récriminations empreintes de drame me parviennent jusqu'à la baignoire. Il me réclame en sanglotant. Louis tente de régler la situation, mais les pas de Lou annoncent son arrivée à l'étage. J'aimerais qu'on m'oublie. L'eau du bain devient froide. Ma peau se fripe. Je grelotte, mais je ne veux pas sortir. Pas maintenant. Pas tout de suite. Je m'enfouis la tête sous l'eau et n'entends plus que les bruits assourdis des coups de poing de Lou sur la porte.

Les bonnes causes

Ce n'est pas le réveille-matin qui accable le curé Moisan au moment de se lever. À sept heures, l'homme se redresse pour mettre ses pantoufles. Il passe la porte de sa chambre en traînant les pieds. Les rayons du soleil envahissent la cuisine du presbytère et lui font plisser les yeux. Le curé tartine sa rôti de beurre d'arachide, se verse un café noir et rejoint son journal posé sur la table du réfectoire. Des combats encore à Alep, un attentat à Lyon. Et lui, il boit son café comme tous les jours. Il se lave puis se rase. Il révise son homélie qui portera sur le sens du devoir et ferme la porte à clé. À huit heures et quart, il s'assoit au volant de sa Ford Prius et parcourt les 40 kilomètres jusqu'à Saint-Rémi, où il célèbre la messe dominicale.

Le bedeau, Raymond, a ouvert la porte. Il est arrivé une heure plus tôt pour chauffer l'Église et la sacristie, mais le froid incite le curé Moisan, Robert de son prénom, à conserver sa veste de laine. Le curé fait brûler un peu d'encens pour étouffer l'odeur de vieille garde-robe dont les lieux sont empreints. Il s'informe de la naissance de la dernière petite-fille de Raymond. Il sourit lorsque l'homme s'anime et lui raconte l'heureux événement dans ses détails. Raymond regarde sa montre et se rend à l'Église pour jouer un extrait de la *Messe en si mineur* de Bach sur le synthétiseur. Robert Moisan met sa chasuble, puis se saisit de ses feuilles de notes et de sa bible.

Une trentaine de ses contemporains dispersés dans les vingt rangées de bancs se lèvent lorsqu'il entre dans l'église. Il observe les fidèles présents et l'amertume de son réveil le happe à nouveau. Il réfrène un soupir. Des âmes venues par habitude plus que par conviction, qui confesseront des fautes mineures pour dissimuler leurs vrais péchés. Dans dix ans peut-être, ils cesseront d'exister. Et lui aussi. S'il connaît toutes les contingences de la mort, de la fatalité du cancer qui broie la raison jusqu'à la fin sereine d'un décès en plein sommeil, c'est qu'on le sollicite beaucoup pour offrir l'extrême-onction. Quand il prend sa situation avec humour, il se compare à un policier entré dans la profession pour arrêter les criminels, mais qui se retrouve assigné à donner des contraventions. Il arrive parfois à croire qu'il sert le bien à petite échelle. Mais la plupart du temps, l'évidence de sa futilité le submerge. S'il ne peut plus invoquer Dieu pour faire valoir le bien, est-ce que cela suffit pour dire que Dieu n'existe pas ? Robert se surprend à envier le policier pour qui la loi demeure valide.

– Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

– Amen

Robert Moisan revient à sa messe. Il exécute l'homélie, le credo et la prière universelle. En levant la tête, il aperçoit une jeune femme au teint basané qui prend place sur le banc dans la 8^e rangée. Elle est accompagnée d'une fillette de peut-être quatre ou cinq ans. La femme a le geste prudent, se tient comme pour ne pas tomber, la main sur son ventre. Elle fuit les regards, fixe le sol, s'adresse à son enfant. Ses cheveux noirs et bouclés cachent une partie de son visage. Il n'a pas souvenir d'avoir remarqué cette femme auparavant.

Le curé ne peut s'empêcher de jeter des coups d'œil vers elle pendant qu'il récite la prière eucharistique. Il offre la communion aux fidèles et attend qu'elle s'approche pour l'étudier davantage. Elle a la mi-vingtaine tout au plus. Elle fixe ses mains, accepte l'hostie et retourne à son banc rejoindre son enfant.

Quelques minutes suivent et Raymond reprend le clavier pour conclure la messe. Les gens quittent l'église sans regarder le curé, si ce n'est trois ou quatre personnes qui hochent la tête pour le saluer. La femme reste assise sur le banc. Elle frotte sa joue pour effacer des larmes que le prêtre n'a pas eu le temps de voir. Il se dirige vers elle.

– Vous allez bien, madame ?

– ... Oui.

– Vous en êtes certaine ?

La femme envoie sa fillette jouer vers l'arrière de la nef pour qu'ils soient seuls. Elle a un léger accent qui semble venir de l'Amérique du Sud.

– Comment elle s'appelle, votre fille ?

– Marisol. Mon mari et moi avons emménagé ici la semaine passée. Normalement, nous allons à la messe ensemble. Mais comme on lui a demandé de travailler aujourd’hui et qu’il est nouveau à ce travail, je viens seule avec elle.

– Il fait quoi, votre époux ?

– Il travaille à l’usine Fribrotek.

Le curé profite du silence qui s’installe pour l’observer. Elle repousse une mèche de ses cheveux et il aperçoit son cou un instant. Il se redresse. Le tremblement de ses doigts comme elle repose sa main sur ses cuisses et son regard fuyant confirment les impressions du curé. Il en a vu d’autres, à une certaine époque. Il s’assoit près d’elle.

– Combien de semaines de grossesse vous reste-t-il ?

– Cinq ?

– Et vous avez de la famille, des amis ici ?

– Non. La famille est en Colombie et les amis, à Montréal.

– Ils ne savent rien, n’est-ce pas ?

La femme se raidit en levant les yeux vers lui, puis jette un œil inquiet sur sa fille qui joue près des cierges éteints. Quand il voit qu’elle n’ose plus rien dire, Robert Moisan insiste doucement.

– Comment vous appelez-vous ?

– Julia.

– Et comment envisagez-vous votre situation, Julia ?

– Je ne sais pas. Je ne sais plus.

La fillette observe la scène au loin, jouant distraitement à faire la funambule. Robert Moisan en est convaincu: si Marisol venait qu’à parler de leur échange dans l’église, elle mettrait la sécurité de sa famille en danger. La mère semble agitée. Admettre sa situation est peut-être pour elle un aveu de faiblesse. Il faut au prêtre un argument de taille.

– Que comptez-vous faire ?

- Le mariage, c’est pour le meilleur et pour le pire. C’est un serment.
- En effet. Sauf que votre fille et l’enfant à venir, eux, n’ont pas fait le vœu du pire.
- ...
- Vous comprenez ce que je vous dis ?
- ... Oui.
- Si je vous disais que je m’occupe de tout et que vous n’auriez pas à faire cela seule ?
- ...
- Appelez-moi cette semaine. Je vous donne mon numéro.

Il griffonne son numéro sur un reçu d’essence et le tend à la femme.

- Apprenez-le par cœur ou rangez-le à un endroit sûr où votre mari ne risque pas de fouiller.
- ...
- Est-ce que je peux compter sur vous ?
- Oui.

Il laisse un court silence sceller l’entente avant d’émettre un encouragement.

- Le Seigneur est avec vous.

Robert Moisan cherche un engagement, une promesse sur le visage de l’épouse, mais elle évite de croiser son regard et lui tourne le dos pour rejoindre sa fille. Il écoute le bruit de leurs pas qui s’éloignent et résonnent dans l’église. Des pas qui frappent le sol avec détermination et qui atténuent son angoisse.

Rôle toujours

Hermann

Hermann Danis, l'Irlandais. C'est ainsi qu'on parle de toi quand ça nous arrive. Les gens qui t'ont connu vieillissent, ils passent à autre chose. Ils meurent. C'est une question de temps pour que tu ne sois plus rien du tout. Sur une photo de toi prise quelques mois avant ton décès, tu es un homme en train de perdre pied. Ta femme se tient à ta gauche, costarde, l'air sombre. Elle a le regard d'un vétéran qui a livré une sale guerre à lui seul, et qui l'a gagnée. La photo te saisit alors que tu prends appui sur ta jambe droite, le tronc incliné, la bouche tordue, l'air hagard. Ton pantalon est remonté sur la protubérance de ton ventre. Ta cravate est fixée à ta chemise à l'aide d'une pince, mais la partie arrière, démesurément longue, pend jusqu'à ta ceinture. Ce n'est plus toi qui en fais le nœud. Est-ce toi qui t'habilles encore ? Ton élégance et ta stature de grand homme ont foutu le camp, emportées par un accident cardio-vasculaire qui n'a laissé de toi qu'une carcasse. La photo a été prise à l'extérieur, probablement dans la cour, quelques instants avant de vous rendre à un événement important. Un baptême, peut-être. Je retourne la photo. Juin 1965. J'aurais pu deviner le moment de l'année au feuillage des arbres et à la lumière qui t'aveugle. Nous nous sommes manqués de 10 ans.

Hermann l'Irlandais. C'est ainsi qu'on te résume à mes oreilles, comme une excuse qui explique tout. Une origine qui fait sens. Grand, élégant et charmeur. Tu jouais bien du violon et tu aimais le gin.

J'ai huit ans. Grand-mère se berce et raconte son enfance, les disputes de ses parents, les assiettes survolant le dessus de leur tête avant d'éclater sur les murs. J'écoute ce qui ressemble à la scène clichée d'un mauvais film. Elle me décrit sa mère qui pleurait, mais te tenait tête, et qui recevait des coups. Tu maîtrisais l'art de la réplique avec le revers de la main.

Hermann l'Irlandais, je le sais, ce n'est pas ton nom. Tu es mort et tu n'as plus un mot à dire.

Marguerite

Ton père n'est pas « Hermann », grand-maman. Tu ne le sauras jamais. Chacun ses secrets. Il te reste quelques heures ainsi allongées dans ce lit à attendre que ta vie se termine. J'ai l'impression de faire le bilan de vos vies ici pendant que la tienne s'épuise. Je te dévoile l'ensemble de mes réflexions, mais la découverte sur ton père, je l'empêche de franchir mes lèvres. Ce serait comme te présenter une mousse au chocolat, puis la poser sur la table de chevet afin que tu l' observes. Ce serait malhonnête, et inutile. Ça rendrait les circonstances de ta fin encore plus absurde. Je ne le veux pas.

Ton tour est venu, lui aussi. Dans cette famille, les morts ont des sentences post-mortem. Ils sont adorés ou honnis. Ils sont parfois chéris publiquement et maudits en secret. Sinon, l'inverse est possible. Dans ton cas, beaucoup semblent te haïr pour t'avoir aimée dans l'amertume.

Il y a eu des camps à choisir. Tu peux savoir de quel côté ceux que tu aimes se sont rangés en comptant les absents, qui ont opté pour le parti de la rancœur. Des infirmières circulent dans le corridor. Elles n'ont rien à voir avec toi. Tante Hélène reviendra dans un quart d'heure. Elle discute en ce moment avec un prêtre à l'air un peu vide pour qu'il vienne te donner l'extrême onction. Et quand tu ouvriras les yeux, tu seras sans doute surprise de ma présence. Je ne suis pas comme eux. Parfois, les camps sont faits pour être désertés.

Je gèle en plein juillet dans cette chambre. La ventilation grésille. La lumière est blanche. Il fait un soleil splendide à l'extérieur. Tu dors. Hélène dit que tu peux m'entendre. Qu'est-ce que j'en sais ? J'aimerais bien que tes doigts se referment sur ma paume en guise de dialogue. C'est étrange de se retrouver à côté de toi et d'avoir l'impression que tu n'es pas là. Je te parle un peu à voix haute, un peu dans ma tête. C'est une conversation comme cette famille en a l'habitude.

Hermann

Dans les procès *post-mortem*, je parie que tu as été chéri publiquement, un temps du moins. Peu de bon à ton sujet a traversé les années. On sait que tu aimais le gin. Ça, oui. C'était si notoire qu'on se demande encore comment tu as pu le dissimuler à mon arrière-grand-mère avant votre union. La somme héritée par cette jeune veuve, mère de jumeaux, aurait-elle suffi à te garder sobre un temps pour la séduire ? La tempérance et un carré de soie bien inséré dans la poche du veston ? À moins que ta fiancée n'ait pas été charmée, mais qu'elle se soit sentie seule. Peut-être qu'elle voulait une figure de père pour ses garçons. Cette explication te déplairait, mais les petits mouchoirs et les cols amidonnés n'éblouissent pas les femmes sensées, Narcisse. Il ne sera jamais trop tard pour te rappeler les limites du pouvoir que tu as pu exercer sur les tiens, pour te remettre à ta place. On sait que tu allais souvent à l'hôtel, que ton épouse devait s'y rendre chaque vendredi pour soutirer quelques dollars de ta poche, avant qu'ils ne se substituent en verres vides, afin d'acheter des vêtements et de la nourriture. Tu décomptais, dilapidais. Trois naissances plus tard, toutes des filles, il y avait maintenant cinq enfants à nourrir et aucune fortune sur quoi tenir. Peu importe comment tu as mis sur la main sur ta jeune veuve pour lui passer la bague au doigt, il ne devait plus y avoir de raison de rester outre le devoir du pire. C'était un moindre mal pour ne pas perdre complètement la face.

Cette routine du vendredi à l'hôtel, je la tiens de ta deuxième fille, Marguerite, ma grand-mère. Elle m'a raconté comment sa mère, qui n'avait pas les moyens de payer de docteur, avait réussi à rescaper sa petite sœur née avant terme en la couchant sur la porte ouverte du four pour la garder au chaud. Débrouillarde et pragmatique, ta femme. Pas entière naïve.

Marguerite

Je t'imagine, grand-maman. Tu es une enfant figée debout dans la cuisine, un témoin dans le cadre de la scène que je me fais. Tu regardes les assiettes qui volent et s'écrasent sur les murs recouverts de papier peint tandis que tes parents hurlent. Tu es petite. Six ans. Tes cheveux sont bouclés et tu portes une robe de coton bleue qui t'arrive aux genoux, de courts bas blancs, des chaussures à lacets noirs. Je vois ton dos et les bras qui longent ton corps. Puis ma caméra avance et se tourne vers ton visage. Je remarque l'étonnement, la peur qui te paralyse. Cette fillette t'habite encore alors que tu me racontes la force de ta mère et la violence de ton père, soixante ans plus tard. Les yeux que tu fais, cet air d'enfant quand tu me parles, m'assure que la scène est vraie.

Petite, tu n'avais pas de souliers. Tu ne m'en as rien dit. J'ai connu de toi la collectionneuse de chaussures de cuir verni si inconfortables qu'elles te blessaient les pieds. Quelques-unes de ces paires se trouvent dans le fond de ma garde-robe. Tu me les donnais pour t'en acheter de nouvelles. Je ne les ai jamais portées.

Aussi, lorsque je t'imagine encore, la couleur de ta robe de coton est terne comme si elle avait été lavée trop souvent. La popeline est mince et avachie. Puis tu n'as plus de souliers dans les pieds.

Marguerite

Tu étais couturière dans une usine textile lorsque tu étais jeune fille. Ton père et tes sœurs y travaillaient aussi. Le dos courbé, tu assemblais des fermetures éclair pendant dix heures, sous le martèlement ambiant des aiguilles, des machines qui grondent. Tu avais les ongles noircis par la fibre du tissu. La poussière de coton collait à ta peau en sueur, entrainé par tes narines, alourdissait les boucles de tes cheveux. L'été, il faisait si chaud que l'usine gardait ses portes ouvertes pour faciliter l'aération, en vain.

Tu te disais efficace et rapide, mais tes sœurs ont plutôt révélé qu'elles devaient t'aider à terminer tes lots d'assemblage parce que tu n'y arrivais pas. Tu as réussi à t'acheter la tenue de mariée qui te faisait envie avec des mois d'économies. À l'époque de tes fiançailles, tu es allée chez le photographe. Il a fait un portrait de toi où tu es vêtue d'une robe de taffetas. Tes lèvres sont pourpres. Un collier de perles orne ton cou. On dirait une vedette de cinéma.

Alfred

Tu es homme de peu de mots. Tu adores faire la cuisine et te désolés de ne plus pouvoir le faire. C'est en préparant des repas que tu exprimes ta reconnaissance. Juste à ta manière, tu offres des chèques à tout le monde, conjoints compris, à chaque Noël.

La forêt t'habite toujours, même si tu n'y vas plus pour poser des collets. Tu m'as donné les meilleurs cours de botanique et de biologie. Je n'aurais jamais mis le scalpel dans un œil de bœuf, mais j'acceptais volontiers de m'asseoir à tes côtés pour te regarder retirer la peau d'un lièvre. J'admirais l'aisance avec laquelle tu ouvrais le ventre de l'animal pour en extraire les intestins comme s'il s'agissait d'un long collier, même si je devais par moment cesser de respirer pour bloquer l'odeur qui imprégnait la remise où tu opértais. Tu préfères le geste aux mots.

J'avais mes obsessions d'enfants et je savais comment te rendre volubile. Il me suffisait de te demander comment toi et grand-mère vous étiez rencontrés. Alors, ta voix devenait chanson. Tu avais vingt-deux ans ; elle, dix-huit. Ta sœur travaillait à l'usine. Elle vous avait présentés l'un à l'autre lorsque vous êtes allés voir la troupe de Jean Grimaldi au théâtre. Tu as invité ta petite fleur à danser la semaine suivante, sans savoir que tu te casserais la jambe droite deux jours avant votre rendez-vous. Un mauvais coup de hache pendant que tu bûchais a failli faire avorter votre rencontre, mais il ne fallait pas sous-estimer ta volonté. Tu t'es présenté en béquilles.

Je te faisais plaisir lorsque je te demandais de répéter l'épisode de la soirée dansante. Tu me disais que grand-mère était très rieuse et fière. Je reconnais ce que tu voyais chez elle. À la fin de ton récit, tu redressais le bas de ton pantalon jusqu'au genou pour me montrer une bosse sur le tibia, une relique de cet accident qui te rappelait le début de vos amours.

Je n'oserais plus aborder le sujet aujourd'hui. Tu t'assombrirais et je ne le supporterais pas.

Marguerite

J'adorais le récit heureux de vos débuts. Je te pressais des mêmes questions pour entendre ta version. Tu me parlais de grand-papa venu te voir en béquilles. Tu fixais le sol et me racontais ton histoire d'un ton calme, avec un sourire tendre. Parfois, je captais un peu d'orgueil dans ton regard.

Un jour tu m'as montré un médaillon monté sur une chaîne en or. Nous étions dans la cuisine. Appuyée contre le comptoir, tu examinais le pendentif et le tournais entre tes doigts. C'était un présent offert par un amour de jeunesse. Tu décidais de le porter de temps à autre pour remplacer la croix qui se trouvait habituellement suspendue à la chaîne. Tu m'as parlé de l'homme qui t'avait fait cadeau de ce bijou comme si sa présence avait été une fête. Il était beau. Tu m'as dit son nom. Je t'ai demandé pourquoi tu ne l'avais pas épousé, lui, plutôt que grand-père. Ton père avait refusé. Tu n'as pas essayé d'expliquer.

Nous sommes très attachés aux récits que nous créons pour nous-mêmes, n'est-ce pas grand-maman ? Nous préférons parfois ces récits aux gens qui les inspirent.

Marguerite

Tu parles beaucoup si je t’y invite, grand-mère. Tu me donnes l’impression que je peux tout savoir de toi. Lorsque j’étais enfant, tes confidences me faisaient l’effet d’un privilège. Tu m’avais choisie. J’étais ta préférée et c’est pour cela que tu te dévoilais à moi plus qu’aux autres. Mais une avalanche de mots sert parfois à ne rien dire. Tu as dissimulé ce qui m’aurait permis de vraiment te comprendre.

Tu caches, par exemple, la fugue que tu as faite à la naissance de ta deuxième fille. En pleine canicule de juillet, sous le soleil de midi, tu as ramassé quelques vêtements à la hâte au milieu des cris, puis bouclé la sangle de ta valise en similitude. La porte a claqué derrière toi. J’entends le bruit de tes souliers à gros talons frapper le sol avec énergie. Tu as cogné chez tes parents, puis tu es entrée sans attendre qu’on t’ouvre. Tu as déposé ta valise à côté de la table de cuisine avant de t’effondrer sur une chaise et de sangloter. Je vois ta robe, assombrie par des cernes de sueur sous les aisselles et dans le dos. Tu voulais confier tes filles à ton époux et demander le divorce. Ensuite, tu repartirais à zéro.

Ta mère, qui lavait la vaisselle, s’est retournée sans broncher.

– Pour aller où ?

Elle t’a dévisagée quand tu as expliqué ton plan, dont la phase transitoire consistait à loger chez tes parents. Elle ne t’a pas laissé en dire davantage.

– Arrête de pleurnicher et rentre chez toi. Une mère n’abandonne pas ses enfants.

Elle t’a tourné le dos et a replongé ses mains dans l’eau savonneuse. La fugue a duré deux heures.

Si je le sais, c’est que ta mère a raconté cette histoire à la mienne. C’est une anecdote savoureuse que ma mère ressasse encore aujourd’hui. Elle lui sert bien. Cet épisode nourrit le procès qu’elle te fait, puis lui offre une défense contre celui que je pourrais lui tenter.

Tu n'es pas sans esprit de vengeance. Si je pense à ta mère, morte dans un centre hospitalier de soins longue durée, puis à ta hantise à l'idée de finir tes jours à cet endroit, j'en arrive à croire que ta fuite et la fin de vie de ta mère sont liées. Je regrette, grand-mère, que tu aies parlé autant pour te dévoiler si peu. Le récit d'événements choisis de ton existence ne visait peut-être pas à me montrer combien j'étais spéciale à tes yeux, mais à te réhabiliter, à te donner l'occasion de faire un portrait plus agréable de ton caractère qui pourrait t'aider à vivre avec toi-même. Je ne t'en tiens pas rigueur. Je suis heureuse si j'ai pu t'être utile.

Moi, Laura

2001. J'ai quinze ans, bientôt seize. Pour compléter un devoir de biologie, je dois appeler chacun des membres de la famille et leur demander leur groupe sanguin. Pour une fois, la matière m'intéresse. L'exercice me paraît divertissant. Je donne quelques nouvelles au passage. Oui, cinquième secondaire. Non, toujours pas d'amoureux. J'écris les informations et je glisse la feuille dans mon agenda.

Le lendemain matin, j'arrive au cours de biologie et je récupère mes notes rangées la veille. Mon coéquipier et moi regardons les groupes sur nos feuilles respectives. Nous examinons les combinaisons possibles. Entre le O positif de mon grand-père et le B positif de ma grand-mère, il y a le A positif de mon oncle Ghislain qui cloche. Je n'en reviens pas. Mon compagnon non plus. Nous appelons l'enseignant à notre table. En effet, c'est étrange. Quand je lui demande ce qu'il faut en conclure, il reste vague puis me fait un clin d'œil qui me plonge dans le désarroi.

Au retour la maison, je m'enferme dans ma chambre et je monte le volume de mon lecteur CD. J'aurais pu jeter la feuille, la déchiqueter ou la brûler. Je l'ai plutôt insérée au travers des pages d'un livre de légendes qui n'intéressait que moi parce que je croyais ce lieu plus sûr encore que mon journal. Je n'en parle pas. Je ne sais pas mentir et je n'ai pas envie d'accuser qui que ce soit. J'ai seulement le souci de garder la terre stable sous nos pieds.

L'approche des groupes sanguins pour confirmer la filiation est maintenant reconnue comme imparfaite. Les tests d'ADN s'avèrent plus concluants. À défaut de preuves scientifiques, je me contenterai de ce qu'on me révèle et de ce qu'on tait. En ce qui me concerne, les ombres sont plus probantes que toutes les méthodes.

Alfred

Depuis quelques années, c'est toi, grand-père, qui te confies à ceux qui t'aiment. Le regard sombre, tu t'avoues candide. Tu affirmes que grand-mère, elle, a eu des amants. Il y a eu un logeur au début de votre mariage, alors que tu travaillais beaucoup au restaurant dont tu étais nouvellement propriétaire, par exemple. Tu ajoutes que Marguerite était déjà impure à vos noces. Elle s'était amusée avec ses cousins. Je t'écoute.

Je me représente la scène. C'est une réunion de famille. Ta Marguerite est assise sur les genoux d'un cousin plus âgé qu'elle. Il lui tripote les seins tandis qu'elle rigole. Tu es choqué, humilié, accablé. Je te vois. Tu quittes la pièce et retournes chez toi sans saluer les gens au passage. Vous êtes fiancés depuis peu. Tu entends la voix de ta mère qui te répète de ne pas épouser cette écervelée qui habite la ville. Jusqu'à maintenant, tu as toujours réussi à l'accuser de mauvaise foi parce qu'elle aimerait bien que tu choisisses une fille du village, mais aujourd'hui, tu n'as pas la force de lui tenir tête ni de lui avouer qu'elle a raison. Tu rumines chez toi et tu bois pour engourdir le déchirement qui t'accapare.

Quelques jours plus tard, tu reçois la visite d'Hermann. Il t'invite à le rejoindre à l'extérieur et vous vous assoyez sur le balcon devant la maison. Il te tape sur l'épaule, te félicite pour la clôture que tu as refaite autour de l'enclos. Il s'allume une cigarette, puis dit combien Marguerite pleure. Hermann conclut qu'il ne faut pas porter attention à ce qui s'est passé chez lui. Ce n'était que des enfantillages.

Quand tu parles, je remarque tes sourcils froncés. Tu regardes par terre. La manière de raconter est si crue, si vulgaire, alors que tu es normalement si pudique. Le contraste est violent et rend le choc tangible. Je comprends ta colère. Mais je n'ose pas répliquer que ta façon de juger Marguerite est d'une autre époque, que ton avis repose sur une idée de la femme bien plutôt que sur la complexité des êtres. Je crois que tu lui fais porter un blâme qui ne devrait pas lui incomber. Je pense aussi que ton opinion sur elle doit être fondée, mais que cet exemple ne peut servir le procès que tu lui fais. Je m'abstiens de poser les questions qui m'habitent. Tu n'as plus les mots chaleureux d'avant

lorsque tu parles de grand-mère et j'en souffre. Je balance entre la peine que provoque ton amertume et ma révolte devant aussi peu de retenue de ta part. Je baisse la tête à mon tour.

Je ne peux rien pour, toi, famille. Cette évidence me consterne. J'ai l'impression de ne plus tout à fait appartenir à cette filiation. Il faut me taire afin de préserver l'illusion de communion, même si garder le silence est contre ma nature. Ne rien dire, c'est à la fois adopter votre mode de fonctionnement et creuser l'écart entre vous et moi. Pour me sortir de cette impasse, je n'ai d'autre choix que de vous aimer avec détachement, de vous parler sans me faire entendre, pour moi-même.

Marguerite

Maintenant que nous sommes seules toi et moi, grand-maman, je vais te le dire. L'épisode que me décrit grand-père me paraît étrange.

Tu es assise sur les genoux de l'un de tes cousins, il te tripote les seins devant témoins.

Tu ris.

Tu as presque vingt ans et ton père parle d'*enfantillages*.

Quand grand-père raconte la scène, j'entends le bruit des conversations. Tu es entourée de ta famille élargie. J'entends ton rire, nerveux. Comment peut s'esclaffer une femme qui sait l'importance de la dignité ? Une jeune femme qu'on touche au vu et au su de tous dans la maison de son père, un homme que tu qualifies d'élégant et de fier ?

Je me souviens d'une phrase rapportée par toi. Hermann la disait souvent pour parler de ta mère devant les autres.

– J'ai marié une femme.

Ces propos anodins en apparence te mettaient toujours en colère des décennies plus tard. Ton air devenait sévère. Tu appuyais sur les mots en me regardant dans les yeux pour m'expliquer qu'ils servaient à humilier ta mère parce qu'elle n'était pas vierge lorsqu'elle a épousé ton père. Elle avait une histoire à elle. C'était une femme de seconde main. Hermann utilisait ces mots pour rappeler que ta mère n'était rien.

Moi, Laura

Dehors, le soleil chauffe l'air de la fin mars. Les bourgeons apparaissent sur les branches qui s'agitent au vent. Il fait beau et je pourrais me promener. Mais je reste à l'intérieur et je fixe le plafond, allongée sur le lit. J'essuie les larmes qui coulent sur mon visage. Je n'ai envie de rien.

Je suis à la dernière année de mon baccalauréat en langue et civilisation hispaniques. Deux ans à me suffire de mes lectures, des dissertations et des examens pour marquer le rythme d'une vie qui avance et à refuser de la regarder en face. J'empocherai bientôt un diplôme dont je ne sais que faire.

Dans la chambre de mon appartement d'Hochelaga, un amas de dépliants pour des programmes d'échange traînent sur ma table de chevet depuis des mois, depuis que j'ai entrepris mes études, en fait. Je devrais sans doute aller en Amérique latine. Après toutes ces journées à lire les écrits de Batolomé de las Casas, les essais sur Cortez et le choc des civilisations, puis les romans de Marqués et d'Allende, il s'agit de l'avenue évidente. Je n'en ai pas envie.

Je sais sans me l'avouer franchement que toutes ces études sont des détours, une manière d'acheter du temps. Je me suis perfectionnée en espagnol que je parle couramment sans faire face à l'anglais dont je ne maîtrise même pas les rudiments. Seule l'idée de faire une escale aux États-Unis me tétanise. J'ai remis toutes les occasions d'échanges étudiants à plus tard jusqu'à les éviter toutes.

Je ne suis bonne qu'à rédiger des travaux universitaires. Les scénarios d'échec s'accumulent dans le creux de mon ventre. Je voudrais dormir et me réveiller dans cinq ans, lorsque j'aurai enfin surmonté ma crainte de vivre. J'aimerais pouvoir me fuir dans un monde fantasmé qui se muterait en réel.

Je prends un dépliant qui dépasse de la pile. C'est pour un programme vacances-travail.

- Il faut se secouer, ça ne peut plus durer.
- En ai-je le courage ?
- Non. J'irai tête baissée, yeux fermés.
- Où ?

- Je ne sais pas...
- Pourquoi pas l'Irlande ?
- L'Irlande ?
- Pourquoi pas ?
- Il paraît que j'y ai des ancêtres.
- Dublin ? Galway ? Ou Cork ?
- C'est beau, Cork, je trouve.

Hermann

Qui es-tu, *Hermann*, pour humilier les femmes qui t'aiment ? Le fil de ta vie en photos venues jusqu'à moi témoigne de ta fierté et de ton élégance, oui, puis montre ta fin d'homme impotent et déchu. Les tiens ne te craignent plus. Ton déclin s'amorce quand les jumeaux, revenus de la guerre, te plaquent au mur pour faire cesser les coups que tu portes à leur mère. Tu as bu, comme d'habitude, et tu t'affaisses au sol. Tu te tiendras tranquille ensuite.

En 1966, Montréal prépare l'exposition universelle qui aura lieu l'année suivante. L'Union nationale, que tu soutiens contre tout entendement, pour ce que je connais de l'histoire, défait le Parti libéral. Des bombes explosent. Celle que pose Jean Corbo à la Dominion Textile lui enlève la vie et rate sa cible. La Dominion, c'est la compagnie qui possède l'usine où tu travailles jusqu'à ton accident vasculaire cérébral. 5000 employés tombent en grève. Le Québec est en ébullition. Le peuple entre dans une nouvelle ère, une époque que tu ne comprends pas et dont tu es exclu d'office. Ton AVC, d'abord, t'impose la retraite depuis un temps déjà. Tu lis les événements dans les journaux comme on regarde par la fenêtre. Puis, en juillet, tu meurs d'un arrêt cardiaque.

Marguerite

Un dimanche où la famille et moi étions réunis au salon, tu disais comment Alfred n'aimait pas danser. Tu plaisantais en racontant votre intimité faite de ses mains maladroites et nous riions avec toi. Tu me semblais sans malice, mais grand-père grommelait dans son coin en regardant par terre, avant de se lever et de se rendre à la cuisine pour ne plus t'entendre.

Il me semble maintenant que j'aurais pu te donner une voix différente, écouter quelqu'un d'autre parler à ta place comme un miroir renversé, où tu ne pouvais te voir. J'ai moi-même mis beaucoup de temps à comprendre la violence sournoise dont tu étais capable.

Il se peut bien que tu aies fait tout ce dont on t'accuse.

Alfred

Grand-père, il a fallu que tu loues un petit appartement deux pièces déjà meublé et devoir animer les conversations pour que tu commences à te raconter davantage. Quand je suis revenue d'Irlande, tu avais perdu vingt livres. Ton visage s'allongeait. La peau pendait sous ton menton. Je t'avais envoyé une croix de St-Patrick en métal, un Jésus de Prague trouvé dans la capitale de la République tchèque, puis une image de Sainte-Catherine de Sienna achetée à Sienna. Les souvenirs trônaient toujours sur une étagère au-dessus de ta télévision.

Marguerite est devenue le principal sujet de conversation. Ma mère et toi ressassiez la même acrimonie. Je me joignais à vous les premières années. Ensuite, je me suis mise à faire la vaisselle pour m'éloigner de vos discussions et vous laisser à votre colère. Tante Hélène s'efforçait de rester neutre en s'affichant de connivence avec toi ou Marguerite à tour de rôle. Elle t'a raconté que grand-mère avait mangé tous les plats congelés que tu lui avais laissés jusqu'au dernier et qu'elle croyait encore que tu reviendrais. Tu gardais un air sombre. *Ce qui est fait est fait.*

Puis, il y a un an ou deux, tu as avoué que tu aimais ta vie. Tu n'as plus de comptes à rendre à personne. Tu habites une résidence pour personnes âgées et tu disposes d'une grande cour où tu jardines. Les locataires dérobent les tomates que tu cultives dès qu'elles sont mûres, et ça te fait sourire avec fierté.

Chaque Noël, tu rédiges une lettre que tu nous demandes de lire pendant que tu regardes le sol. Tu prépares ta mort pour l'année qui vient depuis cinq ans. Tu sais que ton cœur finira par lâcher. Les visites à l'hôpital sont de plus en plus fréquentes. Tu n'aurais jamais cru mourir le dernier. Cela t'affole peut-être un peu.

Marguerite

La dernière fois que je t'ai vue, je me trouvais entre toi et ma mère à qui tu n'adressais plus la parole. Tu voulais donner à la rencontre une illusion d'harmonie et, pour cacher la discorde qui durait déjà depuis un an entre ma mère et toi, tu lui répondais en me regardant. L'entêtement dont tu faisais preuve me paraissait absurde.

Je me préparais à partir pour un programme vacances-travail d'un an en Irlande. J'ai déployé une carte de l'île sur la table de la cuisine pour vous montrer où se situait Cork, la ville que je prévoyais habiter, et tu m'as demandé où se trouvait le Québec. J'ai vu ton sourire s'élargir de fierté. J'allais sur la terre de tes ancêtres et, tout à coup, tu te rendais compte de la distance parcourue. Tu imaginais mon retour, lorsque je pourrais te parler de mon séjour et de ce que j'y aurais vécu. J'étais celle qui aurait des histoires à raconter. Tu t'es éloignée avant de revenir avec ta vieille valise en similicuir orange brûlé. Tu voulais me l'offrir pour m'épargner un peu d'argent, ajoutant qu'elle ne te servait plus.

Quelques mois plus tard, alors que la dispute entre ma mère et toi se poursuivait, tu as sommé Alfred de choisir entre ma mère et toi. Grand-père a fait ses boîtes et tu es restée.

J'ai mis dix ans pour venir te rendre visite. J'ai attendu que tu ne puisses plus parler. Si j'avais évoqué cette querelle ouvertement alors que tu pouvais toujours t'exprimer, avoue-le, j'aurais vu ton regard se durcir, ton entêtement se manifester par tes lèvres pincées. Nous n'aurions rien gagné de cet échange parce qu'il n'y aurait pas eu d'affrontement possible. La confrontation à sens unique est tout ce qu'il me reste aujourd'hui pour me rapprocher de toi.

Moi, Laura

Mon anglais est horrible. À mon arrivée à Cork, je conjugue encore mal le verbe « avoir » à la troisième personne du singulier. Je peine à distinguer les mots que j'entends, ne sachant si je bute sur l'accent ou les régionalismes, ou sur les deux à la fois. Je feins de comprendre pour éviter d'offusquer ceux qui me parlent. Je suis constamment perdue. Je n'ose pas faire comme les étudiants qui habitent la ville et enfourcher une bicyclette pour me rendre à l'hôtel où je travaille. J'ai peur d'oublier de tenir ma gauche ou d'être percutée par une voiture en effectuant un virage à droite.

Pendant mes temps libres, j'erre sur le campus de l'université que je contemplais encore sur les brochures quelques semaines plus tôt. Je m'assois à l'ombre avec un roman de Joyce que je m'obstine à lire pour me donner un air au-dessus de mes moyens. Je n'arrive pas à suivre le fil des phrases. J'en profite pour déposer le livre et pour brosser la pelouse de ma main. Je lève les yeux et je contemple la pierre grise du collège, les rosiers grimpants qui s'accrochent à la façade devant moi, puis la vitesse des nuages qui défilent dans le ciel.

Je marche beaucoup. J'affectionne particulièrement le parc Fitzgerald et le pont piétonnier à la peinture blanche élimée qui enjambe le canal que forme la rivière Lee, j'y reste parfois le soir jusqu'au crépuscule, munie d'un appareil photo. J'aime saisir la ruine et le délabré, figer le travail du temps sur pellicule.

J'occupe un emploi de femme de chambre dans un petit hôtel. La majorité du personnel est étranger, mais il y a quelques Irlandais à l'entretien, à la réception et à la cuisine. Ils dînent généralement entre eux, mais lorsque je peux faire leur connaissance, je leur mentionne nos origines communes. Ils restent polis, sourient, me posent quelques questions. Parfois, ils me demandent mon nom de famille. Alors, ils s'étonnent. Le patronyme s'écrit normalement avec une double consonne : *Dennis*. Est-ce possible que le nom de famille *Denis* ait changé d'orthographe quand mon aïeul a touché le sol de l'Amérique ?

Je me rends à la UCC Boole Library. La recherche en ligne confirme mes soupçons. Le patronyme est en fait français.

Marguerite

Quand tu parlais d'Hermann et de ses origines, il ne me venait pas à l'esprit de demander des précisions. De quelle région en Irlande étaient ses parents ? Quand étaient-ils venus au Canada ? Pourquoi Hermann ne t'avait-il jamais enseigné l'anglais ? De toute façon, un arrière-grand-père mort bien avant ma naissance me semble une figure assez abstraite, du haut de mes dix ans, pour que les contours que tu lui dessines me suffisent.

Il était ni plus ni moins un mythe familial. Il donnait un peu de couleur à nos fades existences.

Hermann

Je passe beaucoup de temps à la Boole Library pendant mes congés. J'obtiens ainsi ton acte de mariage où il est inscrit le prénom de ton père et de ta mère. Je fouille à rebours les miettes de ta vie qui pourraient se rendre jusqu'à moi. C'est grâce au prénom de tes parents que je te reconnais sur une liste de 1901, alors que tu as deux ans. *Armand*. C'est étrange de te trouver là. Tu prends forme sous des pattes de mouches tracées à l'encre. Ton père est agriculteur. Il ne sait ni lire ni écrire. Il ne parle que français. Je te vois qui respire et qui joues dans ta maison en bois. Tu gèles l'hiver et tu dors dans une petite chambre, entassé parmi les tiens.

En 1914, alors que la guerre éclate, tu loges en pension chez Philémon Savard. Tu peux lire et écrire et tu es cultivateur. Si je trouvais une photo de l'époque, tu serais vêtu d'une vieille chemise pendant mollement sur tes épaules, des souliers usés aux pieds. Tes pantalons tiendraient sur ton squelette par la ceinture nouée à ta taille. Tu serais appuyé contre une faucille, fixant l'objectif avec fatigue et détermination. Que sont devenus ton père et ta mère, tes frères et sœurs, Armand ?

Tu te volatilises ensuite. Tu réapparaîs en 1921, sous le prénom que connaissent tes enfants. Si j'avais un portrait, je te verrais en complet, rasé, un mouchoir de soie dans la poche de ta veste. Entre les deux, la mise en place d'un mythe cohérent auquel nous avons tous cru. Pourquoi un homme change-t-il de prénom ? Pourquoi un homme s'invente-t-il une origine et ment-il à sa progéniture, avec la complicité de sa famille ?

Munie de tes deux noms, j'enquête davantage. Je tombe sur un billet d'enregistrement aux douanes. 1919. C'est l'année de la mort de ta mère que tu es venu inhumier. Tu voyages avec un frère cadet, ta sœur et ton beau-frère. Ton lieu de résidence est à quelque trente kilomètres de Lowell, Massachusetts. Je lis le document officiel : « Occupation : *weaver*. Country of citizenship: *Canada*. *Speaks French. Understands English.* »

Tu fais déjà mieux que ton père. Tu t'es sorti de la terre et du bétail. Tu es parti dans une petite ville du Massachusetts pour te faire la main à la filature. Tu es rapide et travaillant.

What? Sorry? Can you repeat, please? Yes, Sir.

Endure, Hermann, quand tu reviendras, tu seras peut-être contremaître.

Marguerite

Quand ma mère est venue vers toi au milieu du chaos de sa vie conjugale et qu'elle a pleuré dans tes bras, tu lui as chuchoté de partir.

Ma mère t'a écouté. Mes frères et moi sommes devenus sa peine, trois boulets qui traînaient et s'accrochaient à ses jambes. *On n'abandonne pas ses enfants*. Payer les factures toute seule. Nettoyer les draps souillés d'urine la nuit et travailler le jour. Dormir jusqu'à midi les fins de semaine pour nous oublier. S'offrir un vide à soi. Se lever en hurlant parce que les enfants se disputent dans le salon. Une sentence à vie permutée à vingt ans minimum.

Lorsqu'elle t'appelait à l'aide, parce qu'elle était convoquée par la direction de l'école pour les inconduites de son aîné, ou incapable de calmer sa fille qui lui tenait tête, tu venais. Tu nous as nourris, lavés et bordés pour qu'elle puisse fuir un temps et s'inventer une autre existence. Tu nous as chanté des airs gais d'une époque révolue, tu m'as permis de fouiller tes albums photo et te poser cent fois les mêmes questions. J'ai admiré ta jeunesse figée sur pellicule, écouté le récit de ta vie. Tu promettais de me léguer ton alliance ainsi qu'un bibelot musical que j'affectionnais particulièrement.

Maintenant que tu te meurs dans ce lit d'hôpital sans âme, que regrettes-tu toujours, dis-moi. De ne pas avoir marié celui qui t'a offert un joli pendentif monté sur une chaîne en or ? D'avoir perdu tes petits-enfants pour ne pas perdre la face dans une dispute stupide ?

Tu as fait de ta vie une prison d'où tu n'as pas su sortir. C'est peut-être le lot de tous. Quelle est la mienne, ma prison, d'ailleurs ?

Tu as eu de l'ascendant, grand-mère. Maman et toi m'avez offert vos culs-de-sac comme leçon de ce qu'il ne faut pas faire. Vous m'avez effrayée. J'ai choisi de courir le moindre risque et de m'asseoir au carrefour des possibles. Pas d'amoureux. Les enfants, plus tard, peut-être. Voyager. Travailler, changer d'emploi comme on change d'air. J'ai passé la trentaine et je mène encore une vie à tout tenter, ou presque, pour ne rien manquer.

Si le cancer s'annonçait, serais-je soulagée d'avoir vécu ainsi? Il faut bien laisser quelque chose derrière soi, même si ça prend l'apparence d'un procès.

Marguerite

Hélène raconte que tu te berçais en silence chez toi quelques semaines plus tôt. Ma tante était venue te rendre visite pour fêter tes 80 ans. Le gâteau était resté sur le comptoir à peine entamé. Tu te nourrissais de moins en moins, sous le prétexte de manquer d'appétit. Tu as perdu douze kilos. Tu ne voulais plus te lever. Puis tu es entrée ici, il y a quatre jours.

Je te regarde. Tu es clouée à ton lit et privée de voix. Ton allure n'a rien à voir avec la grand-mère que j'ai connue. Tes cheveux sont fins, soyeux. Ils n'ont plus l'aspect desséché, grillé que leur donnaient des années de boucles et de mises en plis. Ils sont sans artifices. Puis il y a tes doigts, courts arthritiques. Tu as les ongles coupés. Cette jaquette terne s'agence avec le reste. Sans ta coquetterie d'autrefois, je peine à te reconnaître. On dirait que tu n'habites déjà plus ton corps.

Je discerne à peine tes jambes, comme deux vieilles branches un peu crochues, étendues sous les couvertures. Tes joues sont creuses. Je ne vois qu'une bouche vide. J'entends le crépitement sec d'un souffle qui soulève tout ton corps pour entrer et sortir; j'aperçois l'écume qui te sert encore de salive. L'odeur putride qui émane de toi me révolte.

Je te caresse les cheveux et le front de ma main gauche, rassurée de ne pas me retrouver seule en ta présence. Des infirmières circulent dans le corridor. Tante Hélène nous rejoindra dans un quart d'heure. J'ai peur. Ta respiration me hantera lorsque je serai chez moi. Je devrai me parler à voix haute pour la dominer, combattre l'effet qu'elle aura sur moi. Je dormirai sous la lumière du plafonnier pendant quelques jours.

Ton front dégagé est lisse malgré les rides qui sillonnent le reste de ton visage. Les poils de tes sourcils sont épars. On les note à peine. Quand je reviendrai dans quelques heures, accompagnée de ma mère, tu ouvriras les yeux et je ne remarquerai plus que tes iris bruns. Je ne verrai qu'eux. Je t'aurai déjà tout dit. Je me demanderai vaguement si tu as entendu. Ton attention se posera sur ta fille, puis sur moi quelques longues secondes avant de retourner sur ma mère.

Tu ignoreras les autres personnes dans la pièce. Tu ouvriras la bouche sans émettre un son. Je n'arriverai pas à lire sur tes lèvres. Dans le mouvement ténu de tes lèvres, je verrai les derniers souffles de la vie s'agiter en toi. Tu mourras sans avoir prononcé la moindre parole.

Moi, Laura

Je suis chez moi, incapable de dormir, bouleversée par le temps qui s'est écoulé dans cette chambre avec ma grand-mère et moi même si je n'ai pas voulu le laisser paraître. Son regard brun plane dans mon appartement. Je me parle et je crains d'entendre l'écho de mon aïeul.

Bientôt, ma grand-mère cessera de respirer pour de bon. Nous serons tous présents à l'enterrement, peu importe nos camps, même grand-père. Il dira que ça va d'un ton bourru chaque fois que je le lui demanderai. Je me placerai derrière, au fond de la nef de l'église, vêtue de blanc. Je sortirai pendant les discours et les hommages. Je m'assoierai dans les escaliers et fumerai une cigarette. Il fera un soleil superbe. J'entrerai pour voir la petite procession porter la tombe. Je remarquerai l'alliance que grand-mère a promise à tout le monde au doigt d'Hélène.

Je sais bien que, dans une semaine, quand les quelques effets personnels de grand-mère seront partagés entre ceux qui en voudront bien, il ne restera plus aucun bijou, plus aucun bibelot pour moi. Elle s'est départie de ces objets il y a quelques années déjà. Je conserverai ses chaussures trop petites, entassées au fond du garde-robe, et la vieille valise orange brûlée. Je voyagerai encore longtemps avec elle.

DEUXIÈME PARTIE

Les lieux de la comparution : la communauté dans trois nouvelles d'*Atavismes* de
Raymond Bock

Introduction

Publié initialement en 2011 par Le Quartanier (repris en 2013 par Boréal), le recueil *Atavismes* de Raymond Bock comporte treize nouvelles polyphoniques. Les personnages vivent au moment de la Nouvelle-France ou à une autre époque charnière dans l'histoire du Québec (cinq histoires), ou sont campés dans un univers ultracontemporain (sept histoires). La grande majorité des fictions présentent des narrateurs homodiégétiques (dix nouvelles) et les genres sont pour la plupart réalistes, bien que quelques nouvelles (deux) versent dans le fantastique. Malgré la variété des univers dépeints dans les nouvelles, plusieurs commentateurs ont relevé l'importance de la filiation et du legs dans chacune des histoires. Le titre (l'atavisme désigne « l'hérédité biologique, qui se répète involontairement à la façon d'une tare » [Tremblay 2013, p. 86]) tout comme le genre « histoires » attribué aux textes de Bock annoncent la prépondérance de l'héritage, qu'il soit familial ou historique. Or, comme le souligne Stéphane Inkel, s'il n'y a d'héritage du passé que par l'actualisation de ce que Fernand Dumont appelle une « mémoire d'intention », ce qui équivaut à « la somme de préoccupations communes qui préside pour une communauté donnée à la production de discours » (Inkel 2011, p. 229), c'est donc de la collectivité que traitent les *récits* de Bock⁵.

La communauté est un terme qui peut renvoyer à plusieurs types de groupes sociaux : elle se trouve sous ses formes diverses dans les fictions d'*Atavismes*, qu'il s'agisse de la filiation (le père avec le fils), de l'amitié (les liens entre le « voyageur immobile » et les narrateurs d'autres nouvelles ; la solidarité des terroristes de « Carcajou » qui dépasse largement le rapport utilitaire) ou de la société (construite autour d'une langue et d'une histoire commune qui sert de référent). La communauté est au cœur des récits du recueil. Cependant, c'est une communauté tout autre que l'acte de narrer initie. En effet, de nombreuses nouvelles mettent en scène des personnages occupant un rôle défini au sein d'un groupe (des kidnappeurs, des colons, un enseignant d'histoire et sa classe, le descendant d'un patriote, etc.). Ce qui se passe à l'intérieur de ces groupes ne fait pas l'objet du récit, mais sert bien davantage de prétexte. Les narrateurs homodiégétiques choisissent de se retirer pour se confier. Ils se positionnent en marge de la société ; ils font office de « délégué [s] du monde

⁵ Plusieurs études sur *Atavismes* abordent d'ailleurs ce thème, notamment Pierre-Paul Ferland (2015) dans *Une nation à l'étroit. Américanité et mythes fondateurs dans les fictions québécoises contemporaines*. Voir la bibliographie pour la référence complète.

extérieur » (Bock 2013, p. 124), une attitude qui présuppose une relation avec des « lecteurs-narrataires parfois connus, le plus souvent improbables » (Langevin cité par Ferland 2015, p. 186) et qui autorise souvent un discours critique sur la communauté au sens plus large, comme peut en faire foi le père du récit « Peur pastel » :

Je regarde les passants par la fenêtre, je sue contre mon voisin dans le métro, j'ignore les gens dans une file d'attente, je ne peux ni ne veux rien pour eux, je nous sais condamnés par les vapeurs d'asphaltes, l'ubiquité du grand guignol et la victoire des chiffres sur les lettres. [...] Mais je n'arrive pas à abandonner tout à fait, même si le lien qui m'unissait à l'humanité [...] s'est aboli. (Bock 2013, p.67)

Le narrateur, de son propre aveu, « ne peu[t] et ne veu[t] rien » pour les autres, mais cherche malgré tout à entrer en contact avec un destinataire inconnu afin de partager ses pensées. Ce sont d'ailleurs les préoccupations du personnage qui forment la trame du récit. Le ton est similaire pour de nombreuses nouvelles du recueil. Dans « Dauphin », un jeune homme réfléchit au temps qu'il a passé au Manitoba, à la nordicité, à l'hiver, à sa rencontre avec une femme au bagage culturel multiple, puis à son retour à Montréal, dans « Eldorado », un aumônier décrit la colonie comme une terre hostile, dans « Chambre 130 », c'est un fils qui s'adresse à son père mourant comme une forme de soliloque, et ainsi de suite. Les narrateurs se situent pour la majorité dans ce que Michel Biron appelle « l'expérience de la liminarité » (Biron 2000, p. 11)⁶, de façon à former un ensemble de voix qui s'expriment sur le ton de la confidence.

Dans le cadre de cette étude critique, nous analyserons la narration homodiégétique dans trois nouvelles du recueil de Raymond Bock, soit « Peur pastel », « Une histoire canadienne » et « Raton » où le protagoniste s'éloigne de son groupe pour se raconter, mais de manière différente.

⁶ Biron reprend ce concept de Victor W. Turner pour lire l'œuvre de Saint-Denys Garneau, Jacques Ferron et Ducharme dans *L'Absence du maître* (2000). Il affirme à ce sujet : « La société des textes est toujours chez [Saint-Denis Garneau, Ferron et Ducharme] une communitas, un espace de communication soumis à la loi de l'amitié ou de la connivence [...] qui correspond à l'absence de société, à un désert, à une irréparable solitude » (Biron, p. 13).

« Peur pastel » se rapproche d'emblée du journal intime par la place que fait le narrateur à son « itinéraire psychologique [et] existentiel » (Jossua 2003, p. 703). Les registres alternent entre des formules familières (le couple « baise » et aime « les choux gras » [Bock, p. 60]), et un certain lyrisme (« rien ne lui arrive encore que la beauté » ou « l'infime espérance au rayonnement diffus » [Bock, p. 65 et 68]), pour exprimer l'angoisse, les souvenirs et les aspirations du protagoniste, nouvellement père.

« Une histoire canadienne » est pour sa part composée d'histoires enchâssées qui servent de pièces de casse-tête pour comprendre les événements à partir de plusieurs points de vue. Elle comporte quatre voix différentes. Le premier narrateur est Jean-Marc Pothier, un archiviste qui écrit sa thèse en 1964 et qui s'intéresse à l'usage de la torture par les soldats anglais pour contraindre les patriotes aux aveux ou à la délation pendant la révolte de 1838 ; le deuxième est l'auteur d'une notice biographique sur le docteur Arthur Pothier, le héros patriote et aïeul de Jean-Marc, le troisième est un narrateur omniscient qui adopte la perspective de Charles Talbot, un cocher, et le dernier est Arthur Pothier. La voix omnisciente nous permet de vivre les événements relatés par les deux autres de façon à les faire voir au lecteur et le résumé biographique illustre le fourvoiement du discours historique. Les deux narrateurs-protagonistes, eux, se racontent sous la forme épistolaire (Jean-Marc à son directeur de thèse ; Arthur à sa femme), un autre mode d'écriture de l'intime, afin d'exprimer la crise morale à laquelle ils font face. La réponse de leur destinataire n'est pas donnée au lecteur ni évoquée dans les lettres des deux hommes. Si chacun des personnages est isolé et se parle presque à lui-même, c'est peut-être qu'une autre relation se tisse au fil des lettres.

La troisième nouvelle, « Raton », comporte aussi un narrateur, jeune père, s'éloignant de ses semblables pour se raconter. Toutefois, cette histoire se distingue des deux autres fictions. Bien qu'il se méfie également des gens et qu'il partage la peur qu'un malheur se produise avec le père de « Peur pastel », le ton de ce narrateur est plus léger, parfois sarcastique, comme s'il s'adressait à un lecteur imaginé complice. Il conçoit sa famille comme une petite communauté tissée serrée qui s'érige efficacement contre le reste du monde. Cette voix contraste avec celles des nouvelles précédentes. Nous l'incluons à la présente étude pour voir ce qu'elle permet d'ajouter comme lecture de l'ensemble.

Cette étude cherchera donc à déceler les signes d'une communauté dans le discours que tiennent les personnages ainsi que dans la structure et la mise en commun des récits, et ce, à la lumière des théories de la communauté chez Jean-Luc Nancy, Maurice Blanchot et, dans une certaine mesure, Jacques Derrida. Comme le remarquent Francis Langevin et Raphaël Baroni « si la polyphonie peut être envisagée — en raison de la tradition de lecture engendrée à partir de la notion bakhtinienne du dialogisme — comme la confrontation de voix dont les idéologies sont concurrentes, elle est aussi l'occasion, ainsi que le suggère Alain Rabatel de “mettre l'accent sur la multiplication des points de vue et la complémentarité des perspectives pour penser le complexe” ». (Langevin & Baroni 2016, p. 4). L'analyse des trois nouvelles pourra donc mettre au jour la « multiplication des points de vue », qui semble s'additionner en couches successives, sous le mode de la comparution, un terme que nous définirons brièvement comme l'exposition d'une expérience singulière afin qu'elle se compare à l'altérité.

Dans un premier temps, nous expliquerons plus en détail ce que les trois philosophes entendent par la communauté, la comparution et le rôle de l'écrivain. Dans le premier chapitre, nous étudierons l'emploi plurivoque de la première personne du pluriel (ou du pronom relatif « on ») pour montrer comment les personnages se positionnent à la fois contre et à l'intérieur d'une collectivité. L'ouvrage *Nous* (2016) de Tristan Garcia, qui insiste sur la complexité du « nous » comme sujet plastique, multiple, de forme autant libre que déterminée, viendra soutenir cette analyse. Puis nous nous inspirerons de la figure du « passeur de temps » de Sylviane Agacinski (2000), un flâneur cherchant à faire l'expérience et à se faire témoin du temps qui s'écoule (Agacinski 2000, p. 58-69) par l'épreuve de l'étrangeté pour aborder l'usage des artéfacts (les photographies dans « Peur pastel » et les lettres et la notice biographique dans « Une histoire canadienne ») dans la trame du récit. Nous examinerons ensuite la manière dont la comparution s'inscrit dans le récit à partir du dialogue entre le passé, le présent et l'avenir. L'article « Filiations rompues. Usage de la mémoire dans la littérature contemporaine » de Stéphane Inkel appuiera l'analyse avec, notamment, la notion de « mémoire sans sujet ».

Dans le deuxième chapitre, plusieurs théories traitant de l'ironie viendront soutenir la lecture que nous ferons de la nouvelle « Raton », de manière à faire apparaître graduellement une nouvelle couche narrative à même le récit. L'article « Quand le narrateur boit (e)... (Réflexions

sur le narrateur non fiable et/ou indigne de confiance) » de Frank Wagner nous permettra de faire ressortir comment l'ironie s'introduit dans la nouvelle en mettant en échec le discours du protagoniste par une instance narrative surplombante. L'essai de Philippe Hamon portant sur l'ironie (Hamon 1996) nous aidera à faire le parallèle entre l'usage de l'ironie et la mise en scène du social où diverses altérités se confrontent. Enfin, dans *L'ironie* de Jankélévitch (1964), le philosophe rapproche l'ironie du secret. Cette comparaison nous aidera à comprendre en quoi l'ironie agit à la manière d'une communauté de solitaires telle que la formulent Blanchot et Derrida, où la comparution a lieu à un autre niveau.

Dans le troisième chapitre, nous chercherons à déceler une lecture cohérente des trois nouvelles d'*Atavismes* en les comparant les unes aux autres afin de voir apparaître une dernière instance narrative, toujours sous le mode de la comparution.

La communauté et la comparution

La communauté désœuvrée de Jean-Luc Nancy ([1986] 1999), *La communauté inavouable* de Maurice Blanchot (1986) et *Politiques de l'amitié* de Jacques Derrida (1990) ont été publiés à peu d'années de distance et portent sur la notion de communauté ainsi que sur le rôle de l'écrivain et de l'intellectuel à l'intérieur de cette communauté. Nancy a d'abord expliqué sa conception générale de la communauté en 1983 dans la revue *l'Aléa* (Nancy [1986] 1999, p. 103). Son essai s'inspire de la pensée de Georges Bataille, que Nancy cite abondamment. À la suite de la lecture de l'article de Nancy, Maurice Blanchot a écrit *La communauté inavouable* (Detue & Servais 2010 ; Aubert 2004). Son livre se veut à la fois une réponse à Nancy et une explication de l'œuvre de Bataille.

Dans son ouvrage *La communauté désœuvrée*, où des questions forment souvent l'amorce de ses réflexions, Nancy avance que la communauté homogène, harmonieuse et transcendante n'existe pas et qu'il s'agit en fait d'un mythe auquel le monde contemporain a cessé de croire⁷. Elle n'est pas une œuvre parce qu'on ne la produit pas, on en fait l'expérience. C'est pour cette raison qu'elle est désœuvrée (Nancy, p. 79). Selon Nancy, ce qui prévaut est plutôt une *communion*, c'est-à-dire un partage constant entre des êtres singuliers qui se trouvent momentanément des réciprocitys, qui discutent et se confrontent (*comparaissent*) (Nancy, p. 63-78). La communauté est, pour reprendre les mots de Nancy, « l'exposition de ma finitude, de mon existence hors de moi (la mort, le rien) par le regard des autres » (Nancy, p.75). Nous pouvons donc envisager la communauté comme un vaste espace public où le sujet, en racontant sa propre expérience, la met en commun avec celle des autres et la soumet au jugement ou à la contestation. La « comparution » est le lieu de la communauté, ce qui s'y déroule et ce qui l'engendre. Elle passe par la parole et nécessite une altérité.

Blanchot partage cette conception de la communauté. Comme pour Nancy, la communauté n'est pas un lieu de communion dans le sens d'une compréhension mutuelle entre les êtres, mais une mise en commun tant de la parole que du silence (Blanchot, p. 19). La principale différence entre

⁷ À ce sujet, Nancy affirme que le mythe (une parole chargée de valeur et qui répond à une attente) a disparu parce que nous sommes devenus conscients de « l'ontologie de sa fiction » (p. 139).

l'idée de la communauté que formulent Nancy et Blanchot est la dimension que celle-ci peut prendre (Aubert 2014). Pour Nancy, il n'existe qu'une communauté aussi large que la société, alors que pour Bataille, il suffit d'être deux pour qu'une communauté apparaisse. Elle peut donc se limiter à un petit groupe, comme celui de la « communauté littéraire » ou à un couple, comme celle de la « communauté des amants ».

Blanchot revient, par exemple, sur les années de Bataille à l'*Acéphale*, puis de l'écriture clandestine et de la guerre. Il affirme que la « communauté invouable » est à l'époque une communauté de lecteurs pour qui la « solitude était vécue en commun » (Blanchot, p.39). La lecture est ainsi le travail désœuvré de l'œuvre (Blanchot, p.43) où le lecteur est celui qu'on ne peut connaître, ce « personne » à qui on s'adresse, mais sur qui la lecture agit. L'écriture relance le lecteur. Selon Blanchot, c'est dans l'acte d'écrire pour cet autre qui demeure anonyme que s'instaure « la communauté négative », soit « la communauté de ceux qui n'ont pas de communauté » (Blanchot, p. 45). En ce sens, elle est, comme celle de Nancy, inaugurale (Nancy, p. 169) : l'écriture est une parole qui reprend, retrace tout en laissant paraître l'interruption (Nancy, p. 169). Elle est le lieu de la communauté.

Enfin, Blanchot explique qu'une insuffisance (incomplétude) constitue la base de chaque être. Ce qui fait défaut pousse l'être à aller vers l'autre, non pas pour être comblé, mais pour être contesté (Blanchot 1986, p. 16).

Publiée quelques années après l'essai de Nancy puis de Blanchot, l'ouvrage de Derrida cherche également à dialoguer avec la pensée de Nancy et de Blanchot. Derrida fait directement référence à ces textes, particulièrement au chapitre deux. Son livre débute avec une phrase attribuée à Aristote et citée par Montaigne : « O mes amis, il n'y a nul ami » pour analyser comment le politique est traversé par diverses notions telles que l'amitié, l'ennemi, l'hostilité, la communauté, la filiation et la partisanerie, le nationalisme, etc. Il en ressort une conception de l'amitié qui complète les définitions qu'apportent Nancy et Blanchot.

En outre, Derrida envisage l'amitié comme un lieu de contestation qui ressemble à celle de la comparution. Selon Derrida, la contestation est possible même entre ceux qui s'opposent (« ces philosophes d'un temps nouveau accepteront la contradiction, l'opposition ou la coexistence de valeurs incompatibles. Ils ne chercheront ni à la dissimuler, ni à l'oublier, ni à la surmonter » [Derrida p. 52]). Or, de cette vision de l'amitié politique peut naître ce que Derrida appelle une communauté « anachorétique » de solitaires (Derrida, p. 54). Poussée à son extrême, il s'agit d'une communauté qui n'a pas de communauté (comme la communauté inavouable de Blanchot), qui s'efforce de se reconnaître sans se connaître (Derrida, p. 62). Selon Derrida, cette communauté serait plus sceptique et dubitative, mais surtout, formée d'amis de la vérité, capables de dénoncer la contradiction inhérente au concept de commun et de communauté (Derrida, p. 58-64).

Au cours de sa réflexion, Derrida avance que l'amitié est un acte de foi répété vers l'autre (Derrida, p. 35). Il s'agit donc d'un geste engagé, volontaire, conscient et qui doit être éprouvé dans le temps.

Enfin, Derrida puise dans les textes de Montaigne l'idée de l'ouverture infinie (Derrida, p. 223). Cette amitié ne requiert pas de réciprocité, ni de synchronicité ou de symétrie (Derrida, p. 204). L'amitié est une adresse à l'autre qui implique « une pensée de l'altérité qui rend l'amitié véritable ou parfaite [...] inaccessible [...] et inconcevable » (Derrida, p. 249-250), comme un idéal impossible auquel on doit toutefois tendre. C'est ainsi que Derrida résume son idée à la fin du chapitre huit.

Traduite dans la formule d'un cogito humain et fini, cela donne la formule : je pense, donc je pense l'autre : je pense, donc j'ai besoin de l'autre [pour penser] : je pense, donc la possibilité de l'amitié se loge dans le mouvement de ma pensée en tant qu'il requiert, appelle, désire l'autre. (Derrida, p. 252)

L'autre est ce vers quoi nous sommes invités, celui qui permet d'instaurer un lieu d'échange et de confrontation des idées et des expériences à l'instar de la comparution.

Pour les besoins de cette étude, nous retiendrons de la communauté l'idée qu'elle peut être aussi vaste que l'espace public, aussi restreinte que l'amitié entre deux personnes, et que ces personnes

peuvent être inconnues et contemporaines l'une de l'autre ou non. La communauté s'inscrit avant tout dans un appel à l'altérité. C'est un lieu de partage des expériences singulières en faveur, non pas d'une compréhension mutuelle, d'une complétude ou d'une validation de soi, mais de la comparution telle que l'explique Nancy, c'est-à-dire de la remise en question sans cesse relancée de sa propre expérience et de soi par le regard des autres, et de l'expérience des autres par notre propre regard. C'est une recherche de vérité. Et cette expérience devient possible par l'acte d'écrire, par la parole et même par le silence (quand il énonce quelque chose).

Chapitre 1 — Premier niveau de la comparution : La voix du protagoniste

Le « nous » plurivoque

Dans les trois nouvelles de Bock, le narrateur occupe une position de distance et d'inclusion à la fois et l'usage qu'il fait de la première personne du pluriel reflète cette position. La majorité des narrateurs-personnages font référence à plusieurs « nous », de manière plus ou moins explicite. Dans la nouvelle « Une histoire canadienne », par exemple, Arthur Pothier affirme : « je crains que la justice des hommes ne soit à l'égal de nos idéaux » (Bock, p. 111), parlant ainsi à la fois de sa bande de rebelles et des *hommes* dans une formulation se voulant universelle. Dans « Raton », le « on » plus familier signifie parfois « nous », parfois « les gens à la télé ». La première personne du pluriel se dédouble alors pour permettre au sujet de se distancier et d'émettre ses réserves à propos du groupe plus large. Le caractère plurivoque du « nous » et l'écart que tente d'établir le sujet à même son discours sont particulièrement manifestes dans la nouvelle « Peur pastel », où le pronom apparaît au début du deuxième des sept fragments que comporte la nouvelle :

Nous squattons des terres volées, nos dollars sont des octets, chaque vestige mis au jour nous rappelle ce que nous voyons, cette feuille entre nos mains, ces vêtements que nous portons, ces babioles, ces trésors, tout sera enseveli et délavé. (Bock, p. 59)

Si le « nous », ici, n'est pas explicité, nous devinons la référence au social dans son sens le plus large, celui de la société contemporaine, de l'humanité, où chaque être fait face à la nature éphémère des objets et de la vie. Or, dans le même fragment, le « nous » revient pour signifier autre chose :

Quand nous avons déménagé là, le bâtiment nous faisait rire chaque fois que nous passions devant. (Bock, p. 60)

La première personne du pluriel prend alors la signification du noyau familial, composé du narrateur et de sa conjointe, auquel s'ajoutera éventuellement un fils.

Ce glissement dans ce que le pronom « nous » désigne est symptomatique de l'élasticité du « nous » qui, selon Tristan Garcia, s'inscrit de plus en plus dans un ordre de priorité subjectif. Nous ne sommes plus une chose *ou* une autre, mais d'abord une chose, *puis* une autre. Les identités se superposent différemment, avec des intensités variables qui peuvent aisément se faire compétition (Garcia 2018, p. 71-116).

Cette concurrence est très perceptible dans la connotation que donne le narrateur au sens le plus large du « nous » et qui résulte en une tension dynamique. Dans la nouvelle de Bock, le collectif représente essentiellement une menace où le genre humain s'apparente à une horde de cannibales sur le point de s'entredévorer : « Nous sommes quantité négligeable au milieu du béton et du pétrole, s'il faut qu'on nous écrase on le fera. [...] Ce que je crois mien peut m'être enlevé à tout instant par la loi ou par les armes. On n'attend qu'un léger débordement de détresse pour nous fondre dessus ». (Bock p. 67). Les pronoms « nous » et « on » de ce passage se distinguent de manière plutôt abstraite parce qu'ils participent à la même humanité. La conscience de faire partie du monde, et donc d'être autant la proie que la source de la menace, engendre chez le protagoniste une angoisse sinistre qu'il lui est impossible de fuir. Mathieu Bélisle remarque bien cette propension des personnages de Bock « engagés dans une lutte dérisoire dont ils peinent à s'abstraire, les efforts de distanciation demeurant vains » (Bélisle 2017, p 267). L'homme peut, au mieux, se retrancher dans la sphère de l'intime, son cocon familial, le seul lieu où l'espoir demeure (« l'espoir, [...] après avoir entretenu l'illusion d'une bonté humaine fondamentale, a disparu durant ma vingtaine pour reparaître, avec mon fils, en affaire privée » [Bock, p. 67]). Il peut également fantasmer un retour aux origines symbolisées par une fuite « au Nord » (Bock, p. 68) évoquant le « non-savoir » et l'inexploré (Nadeau cité dans Lambert 2017, p. 246), mais aussi — si l'on se rappelle le nombre de récits traitant de l'époque de la Nouvelle-France dans ce recueil — le retour au projet, au moment charnière où la création d'un Nouveau Monde était encore envisageable, c'est-à-dire avant que l'individu ne devienne « le résidu de l'épreuve de la dissolution de la communauté (Nancy, p. 16).

Comme le remarque Garcia, le « nous » devient depuis les années 2000, un cercle restreint « centré sur celui qui parle et qui seul sait ce qu'il est » (Garcia, p. 38). Il existe un « nous » minimal (un

moi est en fait un « nous » qui réunit et qui oppose diverses versions de soi [Garcia, p. 48]). Les divers « nous » de la nouvelle, en conséquence, sont à la fois un « nous » collectif et un « moi dans le monde », un « j'appartiens à la collectivité » et « je m'en distingue » (ce que nous pouvons également percevoir — quoique de manière plus implicite — dans « Une histoire canadienne » et « Raton »). Ils installent un dialogue entre le sujet individuel, qui aspire à un monde meilleur, et le sujet faisant partie d'une collectivité, qui tente tant bien que mal de s'ajuster au monde tel qu'il est, comme deux expériences distinctes s'imbriquant l'une dans l'autre. Cette pluralité de sens permet au narrateur de nuancer sa position, qui dans la nouvelle « Peur pastel » se veut lucide, sincère et inquiète. Elle demeure une voix qui ne parle que de sa propre expérience, comme « un mouvement de contestation qui, venant du sujet, le dévaste, mais a pour plus profonde origine le rapport à l'autre » (Blanchot, p. 30).

La multiplicité des « nous » peut également expliquer l'angoisse du protagoniste de « Peur pastel », laquelle s'apparente à une méfiance obsessive (nous verrons plus tard que le père de « Raton » partage l'inquiétude du père de « Peur pastel », quoique sa réaction soit distincte) : « quelque chose de terré attend de se manifester » (Bock, p. 62), « je sens patienter au détour des murs de terribles contingences » (Bock, p. 62), « j'attends la catastrophe, le grand chaos » (Bock, p. 68). Si l'avenir du protagoniste et des siens est constamment menacé, c'est essentiellement parce que la société a emprunté la mauvaise voie. « Ce sont les pires réussites de notre ère : maintenir les pyramides en état malgré les avions qui s'écrasent, individualiser l'espoir » (Bock, p. 68). Le père brosse le portrait d'une humanité qui, en poursuivant son idéal, est passé à côté de sa cible et il craint l'impact qu'auront les choix collectifs dans un futur imminent. Dans sa thèse, Pierre-Paul Ferland fait le rapprochement entre la hantise de la catastrophe et l'imaginaire de la fin que propose Bertrand Gervais⁸. L'imaginaire de la fin serait alors manifeste d'un effort du sujet pour dominer le temps et les signes de l'univers et pour leur donner une cohérence. (Ferland, p. 208). Il s'agirait d'un « imaginaire tourné vers l'interprétation et la recherche de sens » (Ferland citant Gervais, p. 208). La quête est perceptible dans les aspirations du père : « je rêve qu'en pleine nuit les cloches des dernières églises encore invendues se mettent à sonner pour rassembler ceux qui sauront encore ce que veut dire être ensemble » (Bock, p. 68). Les églises n'hébergent plus les fidèles de la religion

⁸ Bernard Gervais explique sa théorie dans l'article « L'art de se brûler les doigts. L'imaginaire de la fin de *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy » (Gervais 2001).

catholique, elles ne sont plus le lieu de la foi. Elles évoquent en fait le vivre-ensemble par le recueillement, soit l'acte de se retirer momentanément du monde pour se focaliser sur sa vie intérieure (ce que le narrateur est, précisément, en train de faire). Les églises représentent non pas la mémoire *collective*, mais la mémoire *du collectif* et elles seraient, à l'instar du rôle que Bergounioux attribue à la mémoire selon Inkel, l'espace de « ce qui demeure inaccompli » (Inkel citant Bergounioux, p. 239). En bref, ce que le narrateur de « Peur pastel » souhaite afin de résoudre l'impasse des temps présents, c'est peut-être le retour à une capacité de mobilisation avec un plus grand sens éthique comme guide. Un détour par le « Nord » pour réussir ou approcher, enfin, le projet idéalisé du Nouveau-Monde.

Les objets, l'altérité et la communauté

Dans « Peur pastel » et « Une histoire canadienne », les reliques du passé sont indispensables au récit, elles en font partie. Que ce soit les lettres de l'ancêtre de Jean-Marc Pothier dans « Une histoire canadienne » ou les photographies dans « Peur pastel », les objets du passé constituent des fragments entiers. Aussi passe-t-on des objets à la pensée des personnages dans un va-et-vient qui fait office de dialogue. Les reliques semblent favoriser l'expérience de plusieurs formes d'altérités, ce qui a pour effet de créer une communauté de solitaires (ou de solitudes selon Derrida) où la comparution telle que la définissent Jean-Luc Nancy et Maurice Blanchot peut avoir lieu.

Dans « Peur pastel », le protagoniste fait la description de photos trouvées dans une boîte laissée aux déchets avec les autres effets personnels d'une femme qu'il suppose décédée. Ces passages servent d'amorce aux réflexions du sujet dont les préoccupations vont et viennent entre le constat de ce qui a été, la résignation face au présent et l'angoisse face à l'avenir.

La première photo est celle d'un « homme dans la trentaine [qui] retient dans le dos, par les vêtements, deux enfants assis sur les balançoires » (Bock, p. 59) et donne au personnage l'occasion de confirmer la pérennité des objets face à la finitude de la vie humaine. Une autre photo où figure un chat sur un arrière-plan de chalet donne l'occasion de faire un parallèle avec la merveille du narrateur, son fils, puis lui inspire un *stream of consciousness* portant sur son propre chat qui revient au matin, l'aube dont le « pastel » est chaque fois différent. Sa réflexion se poursuit par l'expression

de la peur qui l'habite lorsque le jour se lève, comme si « quelque chose de terré attend [ait] de se manifester » (Bock, p. 62).

À l'instar du passeur de temps qui s'ouvre au temps sans chercher à avoir une emprise sur lui « tout en se laissant solliciter par les traces » (Agacinski 2000, p. 57), le narrateur de « Peur pastel » fait l'expérience de l'étrangeté, où l'anachronisme et la désuétude d'objets d'un temps révolu les exposent en « simples restes du monde qui se défait sous nos yeux » (Agacinski, p. 66). Cette étrangeté est doublée du fait que les photos consignent des souvenirs qui ne sont pas ceux du protagoniste, mais d'une inconnue dont il ignore tout. Elles donnent forme à une « mémoire sans sujet » (Inkel, 2011, p. 240) qui « dépass[e] l'expérience strictement individuelle de la mémoire pour en offrir une représentation qui [...] renoue avec son caractère élargi, intersubjectif si ce n'est collectif » (Inkel, 2011, p. 240). Cette mémoire fait office de liant entre les êtres et c'est pourquoi les traces font écho avec l'expérience que l'homme fait du monde sans qu'il lui soit nécessaire d'avoir accès aux souvenirs captés par la pellicule. Cette capacité d'entrer en résonance avec l'expérience des autres (et non pas de s'identifier à eux) sans pour autant se comprendre ou se connaître suffit, selon Jean-Luc Nancy, pour créer un lieu de comparution, c'est-à-dire de partage, car, comme le précise Nancy, la communauté est l'exposition de notre finitude de notre existence hors de soi (la mort, le rien) par le regard des autres » (Nancy 1990, p. 68-75)⁹. En d'autres mots, les photographies ne font *qu'exposer* une vie au regard du jeune père puis le relançant, car le père, par ses réflexions partagées avec un lecteur imaginaire, s'expose à son tour.

Dans « Une histoire canadienne », Arthur Pothier rédige des lettres que retrouve son descendant. Ses écrits ont pour effet de le faire comparaître aux yeux de Jean-Marc Pothier, mais aussi d'établir entre eux une *communauté de solitudes* derridienne, une amitié que le philosophe décrit comme *atópos*, c'est-à-dire sans lieu (Derrida, p. 202). Derrida ajoute que cette relation ne nécessite pas de réciprocité, de symétrie, ni de synchronie, « comme si les amis n'étaient jamais contemporains » (Derrida, p.204). Elle inclut tant les morts que les vivants à venir et peut ainsi s'instaurer entre les deux hommes séparés par plus d'un siècle.

⁹ Blanchot le formule sensiblement de la même manière : « la mort d'autrui est une fenêtre vers la communauté, car la communauté est “ce qui expose en s'exposant” (Blanchot, p. 24).

Jean-Marc Pothier, le thésard archiviste de « Une histoire canadienne » date ses lettres de l'année 1964 alors que son ancêtre, Arthur Pothier, docteur de profession et patriote sous arrestation et bientôt condamné à mort, écrit en 1838. Plus de 120 années séparent les deux hommes. Pourtant, tous les deux confient, à quelques formulations près, les mêmes *a priori* sur la nature complaisante de l'homme capable de prendre des raccourcis qui peuvent aller à l'encontre de ses principes (Jean-Marc affirme : « vous le savez comme moi, peut-être mieux encore, on érige des statues aux politiciens, aux militaires, aux poètes, quand ce sont eux qui agissent avec le moins de sagesse, qui tuent pour le tracé d'un pays sur une carte, qui inventent des mythes nationaux seulement pour la rime » [Bock, p. 107] et Arthur, pour sa part, déplore « que la justice des hommes ne soit pas à l'égal de nos idéaux »). Les deux hommes s'adressent à un destinataire afin qu'il les aide à protéger la vérité. Jean-Marc invite son directeur de thèse à l'encourager, en quelque sorte, à dévoiler le fruit de ses recherches et Arthur supplie son épouse de conserver sa lettre « pour que le souvenir de [s] on crime ne s'éteigne pas à [s] a mort » (Bock, p. 119). La similitude des propos qu'ils formulent sur la nature humaine, puis le souci d'intégrité qu'ils expriment dans leurs lettres laisse entendre que la filiation génétique se double ici d'une parenté de principes : les deux Pothier placent la vérité au centre de leurs préoccupations, à l'instar de l'amitié derridienne, pour qui « les amis de la vérité ne sont pas, par définition, *dans* la vérité, ils ne sont pas installés en elle comme dans la sécurité verrouillée d'un dogme » (Derrida, p. 64).

Comme le souligne Inkel, le thème de la filiation au Québec a généralement été privilégié pour montrer une crise liée à l'échec de transmission d'un legs, thème qui, par ailleurs, est largement reconnu dans les lectures qui ont été faites d'*Atavismes*¹⁰. Aussi, le protagoniste du récit de filiation est souvent aux prises avec la difficulté de transmettre un héritage qui concernerait surtout « le futur du passé », c'est-à-dire ce qu'on fera ou non de l'héritage. Le présent se trouve alors à effectuer un travail de réparation, à ramener ce qui n'est pas résolu au centre des préoccupations (Inkel, 238-239), comme une « mise en relief de l'inachèvement » (Livernois 2012, p. 112). C'est exactement ce qui se trame dans cette nouvelle de Bock.

¹⁰ C'est le cas, notamment, du mémoire de Stéphanie Tremblay (2016) qui examine, dans son deuxième chapitre, l'échec de la transmission du legs, par l'entremise de la filiation et de la mémoire (Tremblay 2016, p. 9) et de la thèse de Pierre-Paul Ferland (2015) qui affirme qu'« *Atavismes* propose une vision négative du récit de filiation, traditionnellement associé dans le corpus québécois à la réunion salutaire » (Ferland 2015, p. 187).

Racontant le résultat de ses recherches, Jean-Marc Pothier déclare que son ancêtre, un patriote élevé au rang de héros — et médecin, de surcroît —, est en fait un lâche qui a enfreint le serment d'Hippocrate et a tué son délateur en prison par vengeance. L'archiviste, d'abord choqué, ne sait que faire de cette information :

Comme vous le verrez, la question est particulièrement délicate, j'aimerais avoir votre avis sur l'usage à faire de ces papiers. Depuis que je les ai en main, il me prend l'envie de tout arrêter, de remettre ma démission au département, de changer de nom. (Bock, p. 107)

Cette découverte le perturbe à un point tel qu'il songe à rejeter son patronyme (dont il hérite), comme un père renie son fils, ce qui « traduit parfaitement la préséance du présent, ou le procès à l'égard du passé » (Inkel, p. 233). Les lettres de son ancêtre vont jusqu'à le faire douter de l'utilité de son travail, car il ne sera jamais possible de reconstituer l'histoire telle qu'elle s'est réellement déroulée. Il conteste la vérité historique qui, comme le rappelle Benedict Anderson, est avant tout un agencement de faits au profit d'une cohérence narrative¹¹ (Anderson 1983 [2016]) et il offre la notice biographique tirée de *Nos héros, notre passé* faisant l'éloge des vertus de son ancêtre pour en montrer toute l'absurdité à la lumière des faits mis au jour. Pour Jean-Marc Pothier, la tâche d'historien ne se limite plus qu'à combler les oublis de l'histoire « d'impression au goût du jour » (Bock, p. 110). Toutefois, si Jean-Marc Pothier souhaite démissionner et renier sa filiation à Arthur Pothier c'est, comme il l'ajoute plus tard, qu'il ne sait s'il doit s'enorgueillir ou non de sa découverte parce qu'elle entache son propre nom et qu'il se sent pris dans un dilemme aux enjeux collectif et personnel : rendre l'information publique et déboulonner un héros national, ou répondre, en quelque sorte, à la demande de son aïeul qui voulait « que quelqu'un, un jour, lisant

¹¹ Dans *Imagined communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Anderson tente d'expliquer le contexte d'émergence du concept de nation et de déterminer les jalons historiques qui participent à son apparition, afin de montrer que, d'une part, l'idée de nation est assez récente dans l'histoire de l'humanité et que, d'autre part, la majorité des discours historiques sont fondés sur une narration, c'est-à-dire sur un récit imaginé a posteriori de la nation. C'est en quelque sorte le récit qu'on se fait d'une nation qui la crée. Anderson affirme par ailleurs à peu près la même chose que le Jean-Marc Pothier de Bock : « all profound changes in consciousness, by their nature, bring with them characteristic amnesias. Out of such oblivions, in specific historical circumstances, spring narratives » (Anderson 1983 [2016]) p. 204).

[la lettre] reconnaisse [s] a faiblesse comme humaine » (Bock, p. 119). Dans les mots de son aïeul, lancés comme une bouteille à la mer, Jean-Marc Pothier entend l'invitation « de ceux qui n'ont pas de communauté » (Derrida, p. 56) :

Que faisons-nous et qui sommes-nous, nous qui appelons à partager, à participer et à ressembler ? Nous sommes d'abord, comme amis, des amis de la solitude, et nous vous appelons à partager ce qui ne se partage pas, la solitude. Des amis tout autres, des amis inaccessibles. (Derrida, p. 53)

Jean-Marc est ce « quelqu'un » qui reçoit la vérité, jusque-là secrète, comme un héritage. Aussi, de cette amitié de la solitude découle une responsabilité (Derrida, p. 59). Jean-Marc devient garant de la vérité léguée. Il doit à la fois accepter la faute de son ancêtre et trouver une façon de la réparer. Comme « le présent éclaire le passé, et le passé éclairé devient une force au présent » (Livernois citant Michael Löwy, p. 114-115), Jean-Marc Pothier a suffisamment de distance face à l'histoire (alors qu'Arthur participe à l'histoire, il est en train de la faire) pour être en mesure de racheter son ascendant en rétablissant la vérité cachée, mais préservée par les lettres du patriote.

Derrida affirme que l'amitié est une ouverture au *peut-être* (Derrida p. 46). Les lettres oubliées d'Arthur Pothier, une fois recueillies par son descendant archiviste, sont en mesure d'altérer l'avenir de la mémoire collective en restituant le héros de la révolte des patriotes en homme ordinaire, en ramenant le mythe au rang d'*histoire*. Lorsque Jean-Marc Pothier termine sa correspondance en sollicitant l'aide de son directeur de thèse, sa volonté d'agir est manifeste. « Je vous prie de me contacter quand vous aurez lu [les lettres]. Je dois trouver comment rendre justice à la mémoire de mon ancêtre » (Bock, p. 119).

L'usage plurivoque du « nous » traduit la difficulté qu'éprouvent les personnages à conjuguer les choix collectifs avec leurs aspirations profondes. Pour les narrateurs de « Peur pastel » et de « Une histoire canadienne », les reliques d'anciennes époques servent alors de pont. Elles les lient aux morts pour former une communauté des solitudes derridienne. Elles les confrontent à l'altérité et résonnent avec leur expérience du monde. Grâce à elles, les narrateurs sont appelés à réactualiser ce que le passé n'a pas su accomplir, notamment sur le plan collectif. Les artefacts deviennent une

force d'agir au présent. Elles relancent les narrateurs pour qu'ils se partagent à leur tour et qu'ils altèrent, à petite ou grande échelle, ce que *peut être* le collectif.

Chapitre 2 — Le deuxième niveau de comparution : le cas de « Raton »

La voix du protagoniste comme narrateur non fiable

Bien que « Raton » comporte également un narrateur s'éloignant de ses semblables pour se raconter et bien qu'il partage avec le père de « Peur pastel » la peur qu'un malheur se produise, la nouvelle se distingue des deux autres histoires. Le ton du père y est plus serein malgré ses appréhensions. La place laissée à la mémoire du passé dans le discours du protagoniste se limite presque exclusivement au rapport de filiation pour mieux s'attarder sur le rôle que doit jouer un père dans la vie de son fils. En fait, les propos du père traduisent davantage son bonheur fait de choses simples, au point d'affirmer que sa génération est plus heureuse : « C'est vrai qu'on est chanceux [...]. Quand mon père est né, la télé existait pas et les pauvres de son époque en ont jamais eu même quand elle a été inventée, alors que nous on en a une belle grosse » (Bock, p. 129). Toutefois, lorsque la nouvelle est étudiée sous l'angle de l'ironie, c'est une tout autre instance narrative qui apparaît, une voix de l'altérité qui instaure la *comparution* en invalidant le discours du narrateur.

La nouvelle commence par la phrase « On sort jamais ». Le narrateur, ancien livreur de nuit maintenant assisté social, est nouvellement père et s'adapte tant bien que mal au changement que provoque la naissance de son enfant. Aussi, sa conjointe, Nancy, lui et son fils forment une sorte de cocon isolé dans leur appartement, leur « forteresse » (Bock, p. 130) qui, de l'aveu du protagoniste, contient tout ce dont ils ont besoin (Bock, p. 126). C'est à travers le point de vue du narrateur que nous comprenons ses relations aux autres, à la société, au fil des paroles et des discours rapportés. Ainsi, le lien au père, maintenant décédé (le narrateur parle de lui au passé), en est un de confiance. C'est de lui que le personnage tient sa philosophie de vie : « c'est tous des menteurs, que mon père me disait, comme il se l'est fait dire par son propre père, et lui par le sien » (Bock, p. 124-125). Cette méfiance transmise de génération en génération est manifeste dans l'ensemble du récit ; elle est reformulée à quatre reprises et clôt également la nouvelle.

Le couple a choisi de se couper du monde et le narrateur affirme que « rien ne peut [les] atteindre » (Bock, p. 125). L'homme prend beaucoup de précautions pour protéger son fils de l'extérieur. Il s'assure d'enlever son manteau et ses chaussures avant de sortir du vestibule pour ne pas contaminer son fils avec une maladie ; il imagine ce qu'il ferait si un voleur entraît par infraction.

Il s'efforce également de rendre leur univers étanche en fermant les fenêtres pour que le bruit dehors ne les envahisse pas et en baissant les persiennes dès que la nuit tombe afin qu'on ne puisse pas voir à l'intérieur de sa demeure. Parce qu'il protège son nouveau-né et qu'il est vigilant (il anticipe le jour où son fils se mettra à ramper et achète des barrières pour éviter que son fils n'ouvre les sacs d'ordures qui jonchent le sol), l'homme se perçoit comme un père fiable. Il se qualifie aussi de bon conjoint parce qu'il ne frappe pas sa partenaire et la juge son égal. Il reproduit ce qu'il considère être le modèle positif de la paternité et de l'amoureux : protecteur, prévoyant.

L'étanchéité de son univers s'avère toutefois vaine puisque la télévision, allumée en permanence, assure le maintien d'un lien avec le monde social et s'immisce sans résistance dans la psyché du personnage. L'homme rapporte constamment ce que la télé leur transmet, à lui et à Nancy, si bien qu'une forme de relation dynamique s'établit entre les trois, comme le démontre le passage suivant :

Ça va être le printemps, c'est ce qu'a annoncé la blonde à la télé. Nancy prétend que ce n'est pas sa vraie couleur. J'ai dit que ce serait à son avantage de changer la sienne, si ça lui permettait de prédire la température, mais Nancy a répondu qu'elles se trompent toujours parce qu'aucune porte sa vraie couleur. (Bock, p. 123)

Les personnages sont isolés dans leur appartement, mais unis à la collectivité par la culture populaire. Un certain lien avec le reste du monde demeure donc malgré ce qu'en dit le protagoniste. Au mieux, l'homme croit qu'il est apte à discerner ce que la vie en dehors de son cocon peut lui apporter de positif (ce que l'ironie ne manquera pas de remettre en doute). Aussi, le ton du héros apparaît d'abord sarcastique et railleur. Le registre est plus familier que pour les autres nouvelles. L'homme semble vouloir établir un lien de connivence avec un destinataire par le biais de l'humour. Il paraît présupposer une affinité idéologique avec le lecteur imaginé, comme si ce dernier était capable de comprendre son opposition au monde, à la société. Toutefois, un glissement de sens très graduel s'opère. Lorsque le personnage a l'air de se moquer, au passage suivant, la lecture que nous pouvons faire de ses propos devient ambiguë :

Elle donne le sein [au bébé] et ça fonctionne, même que sa merde sent pas trop mauvais, un signe de santé, ils l'ont dit à la télé. Celle du bébé sent pas non plus, alors on peut étirer ça quelques semaines encore. (Bock, p. 124)

Cet extrait laisse d'abord perplexe : est-ce que l'homme est en train de s'amuser, de jouer avec le sens des mots entendus à la télé ? A-t-il mal compris l'information reçue ? Bientôt, d'autres passages cumulent les indices en faveur de la dernière hypothèse, et la distorsion cognitive du protagoniste se manifeste par des amalgames d'information de plus en plus évidents pour le lecteur informé (la « grippe du cochon » a été importée du Mexique par les clandestins ; le « *crac* » [nous soulignons] a été causé par les années folles, etc. [Bock, p. 124, 126]). Le narrateur rapporte au moins huit fois les propos tenus à la télé (« ils l'ont dit »). En fait, le narrateur donne tellement de crédit à ce média qu'il achète la marque de céréales figurant dans le téléroman que regarde Nancy parce que « [les céréales] sont bien de chez nous, font partie d'un déjeuner équilibré et contiennent plein de vitamines aux noms difficiles » (Bock, p. 127). L'accumulation des signes confirme la crédulité du héros qui apparaît de moins en moins outillé pour départager la vérité du faux dans le flot d'information que diffuse la télé, et ce, alors qu'il dit ne croire personne. En d'autres mots, le narrateur s'invalide et se représente comme un homme incapable de saisir le monde.

Se dresse ainsi, peu à peu, le portrait d'un narrateur non fiable qui suppose par ailleurs « une instance surplombante » (Wagner, 2016, p. 148), c'est-à-dire un narrateur implicite qui s'additionne comme voix supplémentaire. L'ajout de cette voix implique d'emblée une polyphonie où des discours peuvent être mis en jeu les uns contre les autres. Une hiérarchisation des points de vue de la narration établit finalement l'autorité textuelle. La connivence que pouvait instaurer le personnage avec le lecteur, imaginé ou réel, est compromise puis révoquée au profit du narrateur implicite, « l'instance surplombante » (Wagner, p. 153) du récit qui se distanciera du propos initial. Comme le souligne Wagner, « le soupçon porté sur l'instance qui médiatise notre accès à la fiction constitue en soi une incitation à la vigilance, et un vecteur de distanciation réflexive » (Wagner, p. 153).

Instance narrative surplombante et ironie tragique

L'occurrence de plusieurs instances narratives introduit au moins une altérité. Comme l'ironie est produite par un sens original qui est détourné pour signifier autre chose, il y a bien présence d'altérité. Wagner s'appuie sur une proposition de Francis Langevin pour affirmer qu'un narrateur non fiable, s'il s'avère faillible de manière innocente, peut inspirer de l'empathie (Wagner, p. 164). Or, malgré l'ignorance évidente du protagoniste de la nouvelle « Raton », c'est plutôt une forme de catharsis que provoque la naïveté du personnage. Tout s'éclaire lorsque le lecteur saisit l'enjeu dans cet extrait :

Ça pas été si difficile non plus, la grossesse, on a même pas eu à attendre neuf mois, il était pressé de sortir, et très énervé une fois sorti. L'infirmière était bizarre, elle nous a dit Je pense que votre petit a le saf, mais moi tout de suite je lui ai répondu Hein, ben non, on a pas un petit saf, on a un petit crisse ! et Nancy m'a trouvé pas mal drôle. Il est toujours aussi énervé maintenant. Je trouve qu'il me ressemble pas tant que ça avec ses yeux un peu bridés, ses petites lèvres et ses narines par en avant, sa mâchoire un peu reculée et ses oreilles en chou-fleur. (Bock, p. 128)

Ce passage est le premier et le seul où les paroles sont rapportées directement, ce qui ne peut être anodin. Les propos rapportés sous le mode direct offrent un accès à une subjectivité autre que celle du personnage principal comme une brèche, de façon à montrer un point de vue « du dehors », un bivocalisme bakhtinien où deux voix se chevauchent, celle du narrateur et celle d'un auteur implicite (Bakhtine, 1970, p. 251). Aussi, faut-il savoir que le « saf » est en fait le *syndrome de l'alcoolisme fœtal* pour comprendre la tragédie à l'œuvre : malgré toutes les précautions que prend le personnage pour protéger son fils, il est incapable de voir l'atavisme qu'il lui a lui-même transmis. Ce n'est pas tant l'empathie que la pitié que suscite ce moment d'ironie tragique du récit : comme Œdipe, le protagoniste ne connaît pas la faute qu'il a commise, mais le lecteur, spectateur du drame qui se joue, entend et anticipe comme un oracle les difficultés à venir : les personnages sont condamnés.¹²

¹² Il est important de souligner que le théâtre de la tragédie grecque ne se limitait pas à la purgation des passions ; il jouait également un rôle politique. En effet, le sacrifice du héros tragique servait aussi à libérer la cité (*Encyclopédie*

Dans son essai sur l'ironie, Philippe Hamon avance que tout espace socialisé est un théâtre, « puisque toute scène est un espace » (Hamon, 1996, p. 113) et que « l'espace est toujours la métaphore du social » (Hamon, p. 115). L'ironie de « Raton » favorise donc, comme nous l'avons évoqué précédemment, l'introduction d'une polyphonie parce qu'il y a présence d'au moins deux voix qui se confrontent : la voix d'un protagoniste sûr de lui qui met en doute le discours « des autres », puis une voix surplombante qui invalide les propos de ce dernier. Mais d'autres altérités apparaissent dans le récit puisque tous les personnages types de la scène ironique d'Hamon (Hamon, p. 122-123) se trouvent intégrés à la lecture du récit. Le gardien de la loi (celui qui permet à l'instance auctoriale d'apparaître) est pris en charge par le discours direct rapporté de l'infirmière ; l'ironisant est l'auteur implicite ; la cible de l'ironie est bien évidemment le narrateur-personnage ; le complice est le lecteur perspicace, et le naïf est la conjointe du narrateur qui partage sa posture sans jamais la remettre en question.

Ainsi, qu'on analyse le procédé de l'ironie en soi, sous l'angle du narrateur non fiable ou du théâtre tragique, l'effet de distanciation critique face au discours initial se confirme : si le discours premier fait l'éloge du repli sur soi ou sur la communauté immédiate comme à la fois un mode de protection et une manifestation de la conscience affranchie, si les propos du narrateur de « Raton » rejettent la culture et le savoir (le père raconte avoir frappé un cousin au beau-père cultivé et instruit, « une moumoune pas à peu près, qui lisait des livres et qui enseignait des affaires niaiseuses » [Bock, p. 130] parce qu'il avait ri de son père), l'autorité auctoriale conteste finalement cette posture pour la qualifier d'aveuglement néfaste, voire funeste.

Ironie et communauté de solitaires

Dans la nouvelle « Raton », il faut une lecture attentive pour déceler peu à peu les indices qui permettent de rejeter le discours du protagoniste. Comme nous l'avons vu, il faut savoir que le saf

de la Philosophie, p. 1611) en rappelant, entre autres, l'immanence de l'homme qui ne peut se prendre pour un dieu. Le théâtre servait donc de mise en garde. À l'instar de la tragédie, l'ironie de « Raton » sert aussi d'avertissement. En croyant avoir la maîtrise sur son univers et pouvoir se soustraire au monde, à la collectivité, pour se réfugier dans une communauté tissée serrée, c'est l'échec d'un groupe qui se définit uniquement dans l'intensité de son opposition aux autres que le protagoniste de « Raton » nous révèle.

est le *syndrome de l'alcoolisme fœtal*, que le « crac » boursier est en fait le « crash », etc., sinon, le degré d'ignorance du protagoniste peut passer inaperçu. L'ironie peut être une « communion » qui se fait partiellement et sélectivement sur le dos d'un autre, comme un test que l'ironisant fait passer à ceux qui le regardent ou le lisent pour valider leur capacité de jugement. (Hamon, p. 125). C'est un examen similaire que l'auteur implicite de « Raton » fait passer à ses lecteurs.

Il est intéressant de noter que le philosophe Jankélévitch rapprochait l'ironie du secret, lequel a pour effet d'exclure les naïfs inaptes à comprendre le message, et d'inclure un cercle restreint transformé en complices (Hamon, p. 125). Le secret implique une « cryptophilosophie » qui s'adresse à quelques initiés (Jankélévitch, p. 51). Elle est constituée de messages codés, dispersés dans le monde pour être saisis par qui le veut, qui en est capable. C'est ainsi qu'on peut voir les initiés de Jankélévitch, comme les membres d'une communauté de clandestins, telle que la conçoit Blanchot lorsqu'il relate les années d'écriture de Bataille pendant la Deuxième Guerre mondiale. Il s'agissait d'une communauté de lecteurs pour qui la « solitude était vécue en commun » (Blanchot, p. 39) :

Le lecteur n'est pas un simple lecteur, il est celui qu'on ne peut connaître, ce "personne" à qui on s'adresse, et qui instaure la communauté négative : c'est-à-dire la communauté de ceux qui n'ont pas de communauté. (Blanchot, p. 45)

C'est pour cet autre ignoré qu'on écrit néanmoins, dans un appel à l'autre, un être ensemble provisoire, le temps d'une lecture peut-être. Ainsi, la nouvelle noue une communauté de solitaires semblable à celle qui se crée dans « Une histoire canadienne », mais cette fois, la communion n'a pas lieu entre deux personnages de la nouvelle, mais entre un auteur implicite et son lecteur.

De plus, si l'ironie est un secret transmis à quelques initiés, son secret forme une vérité (Jankélévitch, 1964, p. 54). Cette vérité pourrait bien être celle d'une communauté d'êtres ensemble pour « vivre [...] l'échec qui est la vérité de ce que serait leur union parfaite, le mensonge de cette union parfaite, le mensonge de cette union qui toujours s'accomplit en ne s'accomplissant

pas » (Blanchot, p. 82). Le narrateur de la nouvelle « Raton » expose cette vérité sans la percevoir. En racontant son histoire sur le ton de la connivence avec un lecteur imaginé, il ne sait pas l'effet de distance qu'il provoque peu à peu. Aussi, le lecteur informé ne peut se reconnaître dans la position du protagoniste ; c'est plutôt dans l'effroi dont il fait momentanément l'expérience à la découverte de l'atavisme qu'il est confronté. L'ironie tragique autorise un espace de partage où se déroule la remise en question de l'autre.

Les membres de cette communauté négative des solitaires, les narrateurs, *communient*. Si l'ironie est, pour reprendre la formule de Jankélévitch, « l'inquiétude et la vie inconfortable », c'est également, par sa polyphonie et son aspect polémique, l'un des lieux possibles de la *com-parution* (Nancy, p. 74).

Chapitre 3 — Troisième niveau de comparution : les trois nouvelles

Selon Hamon, « l'effet d'ironie passe obligatoirement par un effet d'intertextualité » (Hamon, p. 39). Puisque la particularité de l'ironie est de dire beaucoup parce que son discours est sous-entendu, ambigu, et qu'il conduit à de nombreuses interprétations, c'est en remettant la nouvelle « Raton » en relation avec les deux autres histoires de Bock qu'on peut s'assurer de la présence d'un auteur implicite et d'une cohérence du discours, une analyse que René Audet appelle la réticulation¹³ (Audet, 2000). Ainsi, aux personnages faisant l'expérience de l'altérité par l'entremise d'objets du passé et à l'instance narrative supérieure propre à la nouvelle « Raton », une autre instance peut encore se superposer pour participer à la comparution. Les récurrences, les effets de miroir et de contradiction, entre autres, nous permettent de dégager une vision d'ensemble des trois nouvelles qui s'ajoute aux observations précédentes. Cette vue d'ensemble peut alors corroborer ou contredire les différents points de vue exposés dans chaque nouvelle.

En examinant « Peur pastel » et « Raton », nous nous retrouvons avec deux pères qui se racontent à leur manière (sous le ton de l'intime pour le premier, et de la connivence pour le deuxième) pour exprimer une certaine opposition au monde et affirmer leur désir de protéger leur famille des épreuves qu'entraîne la vie en société. Ils font référence à un « nous », mais parlent en leur nom propre. L'attitude du narrateur qui se dégage des deux nouvelles est en quelque sorte paradoxale en ce sens qu'elle se veut une « distanciation du dedans ». Le sujet fait partie du monde malgré lui et toutes tentatives pour contrôler son univers ou le fuir sont vaines, voire néfastes. En dépit de ces ressemblances, les deux pères incarnent en fait le revers l'un de l'autre. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire la nouvelle « Raton » à la lumière de cet extrait de « Peur pastel ».

Les heures pastel m'empêchent de dormir, je me moule à la chaleur de ma blonde en redoutant les horreurs qui arracheront mon enfant à mes bras. [...] Peut-être *qu'un jour une maladie le défigurera, une maladie qui attendait tapie en nous, de père en fils, pour germer au hasard, déformant son corps et nous faisant tous pourrir par ricochet.* (Bock, p. 65, nous soulignons)

¹³ La réticulation peut être définie brièvement par les réseaux de liens qui se créent entre les nouvelles et qui surviennent au moment de la lecture (p.16). Cette perspective d'analyse est longuement traitée dans *Des textes à l'œuvre. La lecture du recueil de nouvelles* (Audet, 2000).

« Peur pastel » apparaît ainsi comme le revers lucide de « Raton ». Il vient opposer, comme seule panacée aux maux de ce monde, la connaissance et l'inquiétude à l'assurance funeste de celui qui ne se pose pas trop de questions.

Les narrateurs à la première personne du singulier des trois histoires occupent une position de critiques. Les protagonistes de « Peur pastel » et de « Une histoire canadienne » sont particulièrement conscients de se trouver entre les pôles réaliste et idéaliste. Ils aspirent à un monde meilleur, mais doutent qu'il soit possible d'y parvenir un jour. Ils sont conscients de leur limite, tandis que le père de « Raton » est davantage satisfait de sa condition parce qu'il pense faire ce qu'il faut pour protéger son avenir (son fils) ; il se croit en contrôle de la situation. Si le social est remis en question dans « Peur pastel » pour des raisons éthiques ou de valeurs, c'est l'intérêt de l'histoire et l'usage qu'on en fait qui préoccupent l'archiviste. Ces deux personnages appuient leur réflexion sur une certaine culture générale (comme en témoignent les passages plus lyriques, laissant deviner que le narrateur de « Peur pastel » est instruit ; Arthur Pothier est docteur et l'archiviste effectue des études doctorales, comme nous le savons déjà) ; l'opinion du père de « Raton » se base sur ce qui circule dans les médias. Si « Peur pastel » choisit l'écart lucide, presque stoïque, admettant faire partie du problème, le narrateur de « Raton » se méfie de ce qu'il entend et méprise le savoir en la personne de son cousin. Les deux figures de pères se concurrencent jusqu'à ce que l'ironie tranche en faveur d'une position plutôt qu'une autre. L'ironie invalide le discours du père dans « Raton » montrant que sa lecture du monde est lacunaire et inopérante puisque l'atavisme s'est transmis à son fils sous la forme du syndrome de l'alcoolisme fœtal ; le père de « Peur pastel », qui craignait tant qu'une maladie vienne accabler sa descendance, est épargné, et — nous nous permettons de l'inférer — récompensé pour sa perspicacité.

Il est à noter que l'archiviste est probablement le plus instruit des personnages étudiés dans le cadre de ce travail. Il est également le seul à relancer doublement la comparution : il partage son expérience par l'entremise des mots en se faisant critique du passé et de ce qu'on en fait, entre autres, puis il divulgue une information qui a le potentiel d'altérer la mémoire collective, rectifiant la figure de son ascendant, de héros en homme.

Dans un article intitulé « La littérature comme classe sociale : la figuration de la littérature dans le roman québécois contemporain », David Bélanger affirme que la fiction mettant en scène la figure de l'écrivain situe généralement son personnage et son discours contre la société : « Le lettré représenté n'a de cesse de constater l'inactualité de sa position, et ce décalage le place de facto en lutte contre l'autre » (Bélanger, p. 343). Le sujet est souvent incarné sous les traits du professeur, de l'étudiant au doctorat, du linguiste. Il est donc un spécialiste et la « littérature deviendra sa classe » (Bélanger, p. 350). Stéphanie Tremblay, dans son mémoire, admettait également que « diverses modalités de transmission sont interrogées dans les histoires de Bock, dont la pratique de l'écriture » (Tremblay, p. 9). En élargissant le domaine du littéraire à celui de la connaissance, c'est le statut de la culture et de son pouvoir dans la sphère collective pour l'homme instruit qui semble amenée à comparaître au fil de ces trois nouvelles. La connaissance suffisante de l'histoire et de la nature humaine vient expliquer la lucidité de l'archiviste et du père de « Peur pastel ». Elle les protège au moins pour le moment de tout atavisme, mais ce savoir est si exclusif que le père de « Raton » n'y a pas accès. La mise en relation de ces trois nouvelles permet à l'auteur implicite des trois récits de signaler l'incapacité de la culture à sortir de sa classe sociale de spécialiste et donc, sa perte d'influence. L'enseignant de la nouvelle « Le Pont » remarque d'ailleurs :

[L]es jeunes oublient vite, ils écrivent mal. Au cours d'une année scolaire, il y a peu de progrès malgré les efforts que François [l'enseignant d'histoire] fournit. [...] Certains prennent des notes, d'autres dessinent, le maladroit se retourne à chaque dix secondes pour échanger un bout de papier avec son voisin d'en arrière. François laisse vivre. (Bock, p. 136, 138)

L'instance auctoriale qui surplombe les trois histoires se trouve ainsi à faire échec, du moins en partie, à l'idée que « savoir, c'est pouvoir ». Elle démontre la futilité d'une culture qui, à l'instar de la littérature, « joue un rôle si précis et si réduit qu'elle ne semble appelée qu'à se défendre elle-même » (Bélanger, p. 367).

Conclusion

Dans cette analyse, nous avons pu observer comment la communauté surgit grâce à la comparution et comment la comparution est induite par la superposition de couches narratives. La communauté peut s'inscrire de façon explicite dans les propos des narrateurs « je », mais aussi d'une manière beaucoup plus large et implicite dans la structure même du récit, souvent par la mise en relief d'altérités.

Le premier niveau de comparution est manifeste dans le discours des narrateurs-personnages d'abord par le glissement de sens du « nous ». L'usage plurivoque du « nous » dans les nouvelles signifie tour à tour la sphère de l'intime et la sphère collective, un « j'appartiens à la collectivité » et un « je m'en distingue » qui s'opposent. Il demeure que le « nous » ne parle pas tant pour la collectivité ou pour le groupe d'appartenance. Les personnages ne parlent en fait qu'en leur propre nom. Ils envisagent la collectivité comme un ensemble d'individus sans noblesse dans « Une histoire canadienne » ou comme une menace dans « Peur pastel » et « Raton ». L'intériorité est un abri, l'endroit où le protagoniste se retranche afin d'exprimer sa vision du monde. Elle teinte le mode discursif de la narration homodiégétique : intimiste pour « Peur pastel », épistolaire pour « Une histoire canadienne » et complice pour « Raton ». La double signification du « nous » est symptomatique de la tension que vivent les personnages, incapables de donner sens aux choix collectifs auxquels ils participent, alors que leurs aspirations réelles et profondes sont tout autres.

Dans le récit, la présence d'artéfacts (les photographies dans « Peur pastel » ; les lettres d'Arthur Pothier et la notice biographique dans « Une histoire canadienne ») contribue également à la comparution. Les reliques du passé entrent en dialogue avec le narrateur-personnage et provoquent sa réflexion. Dans « Peur pastel », les photographies ne favorisent pas une projection empathique de l'autre et de sa vie. Elles sont des traces qui permettent à celui qui regarde de faire l'expérience de l'étrangeté en donnant forme à une « mémoire sans sujet », une mémoire qui résonne avec l'expérience que l'homme fait de sa propre finalité. Dans « Une histoire canadienne », les lettres des deux Pothier établissent un parallèle éthique entre eux en faveur de la vérité, les liant à la manière d'une communauté des solitudes derridienne, asynchrone et non réciproque. Le descendant d'Arthur Pothier devient dépositaire du possible de l'avenir ; en recueillant les dernières

volontés de son aïeul, il est à même de réparer la faute de son ancêtre et d'altérer la mémoire collective.

La nouvelle « Raton » fait ressortir un deuxième niveau de comparution à même l'ironie, trope qui se développe par la figure du narrateur non fiable. L'ironie se fait critique du discours du père au profit d'une instance narrative supérieure. Une polyphonie s'établit ainsi pour être renchérie par l'incarnation des personnages types de la scène ironique. L'analyse nous a permis de voir comment l'ironie se déploie peu à peu à la manière d'une tragédie, mais aussi comme un secret. L'ironie tragique a pour objectif de mettre en garde le lecteur en lui faisant prendre conscience du désastre qu'engendre le manque de lucidité du protagoniste. Les indices de non-fiabilité du narrateur et, donc, d'ironie détectées par un lecteur perspicace font du lecteur imaginé un initié qui, à l'instar d'un membre de la communauté des solitaires de Blanchot, reçoit le récit comme un message codé et anonyme.

Enfin, la mise en relation des trois nouvelles contribue à la comparution à un dernier niveau. Cette fois, le parallèle entre les pères de « Peur pastel » et « Raton » montre les deux protagonistes comme le revers d'une même médaille. Les deux pères sont méfiants et choisissent de se retrancher dans la sphère familiale, mais c'est dans leur capacité à lire le monde autour d'eux qu'ils se distinguent. Le père de « Peur pastel » craint l'atavisme. La déchéance l'épargne tandis qu'elle s'abat sur le fils dans « Raton » sans que le père en soit conscient. Le père de « Peur pastel » et l'archiviste de « Une histoire canadienne » sont instruits alors que le père dans « Raton » est un assisté social. La compréhension de l'histoire comme discours, puis de la nature de l'homme semblent protéger les hommes cultivés, mais il s'agit d'un savoir exclusif, qui ne s'étend pas à l'ensemble de la population. C'est pourquoi la mise en relation de ces trois nouvelles permet à l'auteur implicite d'exprimer un doute concernant le pouvoir d'influence de la culture et du savoir.

La lecture que nous venons de faire des trois nouvelles d'*Atavismes* donne à voir le recueil et ses amorces successives comme une forme privilégiée de la communauté de partage. L'étude des trois récits nous a montré comment le genre de la nouvelle peut déployer plusieurs discours et comment la mise en commun d'expériences variées à l'intérieur du recueil en fait un lieu de comparution particulièrement riche.

TROISIÈME PARTIE

Retour critique

Le processus de création

Bien que j'aie commencé la rédaction de ce travail par la longue nouvelle « Rôle toujours », l'écriture des deux volets de ce mémoire s'est faite en alternance pour des raisons pratiques : je travaillais en enseignement à temps presque complet, ce qui me laissait peu de temps pour me consacrer à la création et la recherche en même temps. J'ai écrit ma fiction lorsqu'il ne m'était pas possible de prendre un séminaire ou pendant l'été. Ma pensée s'est développée progressivement et les deux parties ont eu beaucoup d'influence l'une sur l'autre.

Avant d'écrire les premières lignes de mon recueil, je savais qu'un concept relierait les nouvelles entre elles : le rôle représente l'action de se plaindre et la respiration difficile d'un humain sur le point de mourir, mais qui résiste. Je voulais mettre en scène des personnages qui souhaitent nourrir leur élan pour la vie et lutter contre ce qui les éteint.

Dans la nouvelle « La leçon », par exemple, Marisol ressent un profond sentiment d'injustice et l'incapacité de son enseignante à entrer en dialogue avec elle malgré ses efforts exacerbe la révolte de l'élève. « Tango » met en scène l'enseignante une fois qu'elle a quitté son emploi. Elle partage un dernier moment avec un amant de longue date ; elle lui avoue ne pas s'être sentie totalement adéquate dans son rôle d'enseignante et veut apporter un nouveau souffle à sa vie. J'ai essayé de rendre sa relation avec J-F aussi juste que possible. Alors que J-F est encore déchiré entre son affection pour Kat et son incapacité à s'engager, la jeune femme le ramène au moment présent. Leur complicité est partielle. Le seul sens qu'ils arrivent à donner au lien qui les unit est l'absence de ressentiment. Ils sont très honnêtes l'un envers l'autre, mais ne prétendent pas se comprendre totalement.

Dans « Aller voir ailleurs », la voyageuse se heurte à la différence culturelle et elle est choquée par le rapport inégalitaire entre les hommes et les femmes en Ukraine. Bien qu'elle soit partie pour faire du travail volontaire, elle se rend compte qu'elle n'est pas vraiment utile. Elle a beaucoup de mal à s'adapter et n'arrive à s'ouvrir à l'autre, en dehors de son groupe d'expatriés, qu'en quittant le pays. C'est un peu le contraire qui se passe dans la nouvelle suivante, « Hôtel Tel-Aviv ». Dans ce récit, le réceptionniste d'un petit hôtel de la métropole israélienne se confie à une cliente alors

qu'il la connaît à peine. Malgré leurs différences de culture, ils se lient temporairement sans que l'homme sache vraiment pourquoi. Il pourrait supposer que la femme a vécu une expérience semblable à la sienne, mais ne le fait pas. Ce n'est pas la ressemblance de leur parcours qui l'intéresse sinon la vérité, la profondeur et la justesse de leur échange qui les bouleversent tous les deux.

« Les vrais martyrs n'existent pas », « Non est mea maxima culpa » et « Les bonnes causes » mettent en scène des protagonistes préoccupés par la notion d'engagement. La première de ces nouvelles représente une jeune femme, ancienne militante au rang des « carrés rouges » du printemps érable, qui a payé de sa santé son effort d'implication, et qui porte toujours en elle le désir de révolte. Elle se demande si le sacrifice de soi en vaut vraiment la peine. C'est à travers la lecture d'auteurs variés (Kundera, Nietzsche et Huguette Gauvin — poète qui s'est immolée par le feu en 1972) qu'elle tente de faire avancer sa réflexion.

La mère de « Non est mea maxima culpa » vit sous le poids de la culpabilité, consciente de son existence confortable, attribuable en grande partie aux inégalités dans le monde. La vie confortable et heureuse à laquelle elle tient est de plus en plus gangrenée par la hantise de l'horreur vécue par d'autres ailleurs, une hantise nourrie par son sentiment d'impuissance. « Les bonnes causes » débute alors que le curé est habité par le même sentiment d'abattement jusqu'à sa rencontre avec une femme violentée. Venir en aide à cette femme représente une ultime tentative pour donner sens à son existence.

Enfin, la dernière nouvelle « Râle toujours » raconte le lien d'une femme avec sa grand-mère. Au cours du récit, la narratrice remonte le fil de sa généalogie pour découvrir la honte des origines et la recherche de dignité de ses ascendants, une quête qui se fait souvent au détriment de l'entourage. Le mythe des racines irlandaises de l'arrière-grand-père, alors qu'il était en fait un ouvrier francophone aux États-Unis dans son adolescence, sert de motivation à la jeune femme pour dépasser son manque de confiance en elle et pour aller vivre un temps à Cork en Irlande et apprendre l'anglais.

Toutefois, le lien entre les fictions ne me semblait pas suffisant. Je me demandais comment parler de la communauté en tenant compte à la fois de ce qui unit et de ce qui sépare. Les ouvrages philosophiques de Jean-Luc Nancy, Jacques Derrida et Maurice Blanchot ont fourni, avec la notion de communauté des solitaires et de la comparution, un angle théorique. L'œuvre de Bock a apporté un modèle formel.

L'étude des trois nouvelles de Bock, abordées sous l'angle de la notion de comparution, m'a permis d'envisager la communauté avec nuance, je crois, et m'a donné l'occasion de mieux voir comment mes personnages se trouvent unis les uns aux autres bien que leur univers soit fort différent. Il me fallait néanmoins trouver une manière d'accentuer le lien entre les personnages et d'ainsi renforcer l'esprit de communauté entre eux de manière plus évidente pour le lecteur.

J'ai d'abord dispersé les fragments de la longue nouvelle à travers tout le recueil. Le lecteur retrouvait les personnages d'Edward, de Marguerite et de Laura après chacune des autres nouvelles du recueil. Je souhaitais que les thèmes exploités dans les fragments fassent écho aux autres nouvelles. Or, cette stratégie nuisait beaucoup à la fluidité de lecture, ce que les commentaires du jury lors de la présentation du projet ont confirmé. J'ai donc choisi de rassembler tous les fragments de « Râle toujours » à la fin du recueil. Ma fiction est devenue beaucoup plus facile à comprendre. Je me suis ensuite tournée vers l'œuvre de Bock pour trouver d'autres procédés plus efficaces afin de lier mes propres nouvelles de manière cohérente .

Plusieurs éléments formels des nouvelles d'*Atavismes* renforcent l'unité de propos malgré la variété de tons et de contextes mis en scène dans les histoires de Bock. Les récits comportent, par exemple, des personnages ou des figures qui réapparaissent subrepticement d'une fiction à l'autre. C'est le cas de la figure du père. Le fait que tous les narrateurs sont omniscients ou sont des hommes adultes contribue également à l'harmonie entre les textes. Les nouvelles sont d'une longueur semblable et abordent des thèmes similaires (la paternité, l'échec de l'histoire, l'hostilité des êtres humains, le legs), si bien que certaines histoires peuvent paraître une variation sur le même thème et créer un effet d'écho entre les textes. La résonance entre les fictions de Bock, tout comme l'emploi de

l'ironie, par ailleurs, favorise l'émergence d'une voix narrative surplombante, laquelle remet en question la valeur de la connaissance et sa capacité à sauver le sujet de l'atavisme qui le guette.

Mes fictions comportent pour leur part des voix narratives beaucoup plus diversifiées : une enfant, des femmes, des voix omniscientes, un homme, etc. De plus, un récit d'une longueur considérable (trente pages) en comparaison avec les autres amplifie le caractère hétérogène du recueil. Hormis l'importance du lien et le questionnement éthique de mes protagonistes, il n'était pas facile d'unir les textes sur le plan formel. J'ai cherché à m'inspirer de Bock pour y parvenir. J'ai donc modifié le nom de certains personnages et fait revenir certains d'entre eux ailleurs dans le recueil, comme c'est le cas dans l'œuvre de Bock. Je crois que ce choix ajoute de la force aux personnages et ouvre l'espace d'échange à un niveau différent. Il rend l'enseignante dans la nouvelle « La leçon » plus nuancée en lui donnant une voix dans « Tango », par exemple. Le retour de la Marisol de « La leçon » dans la nouvelle « Les bonnes causes » situe davantage le contexte socioéconomique de l'enfant, ce qui permet au lecteur de mieux comprendre d'où vient son agressivité, mais aussi sa difficulté à se sentir comme les autres. Quand le lecteur attentif lit la nouvelle « Les bonnes causes », il connaît déjà l'avenir du curé Moisan alors que celui-ci ignore toujours si la mère latino-américaine l'appellera. Enfin, la réapparition du curé dans « Râle toujours » comme « prêtre à l'air un peu vide [qui viendra] donner l'extrême onction » montre que le temps du récit et le temps de la narration ne sont pas les mêmes. Le temps de la narration de « Râle toujours » précède tous les autres récits. Ces stratégies rendent le lecteur complice d'une autre lecture du texte puisque certaines informations fournies à priori guident la lecture qu'il fera du récit. Une narration surplombante s'ajoute donc également, quoiqu'elle soit plus partielle, sporadique, car ce ne sont pas tous les textes qui s'unissent par l'usage de ce procédé. Je ne crois pas que ce procédé apporte un propos qui contribue à la comparution, cependant.

Enfin, je n'ai pas fait interagir les personnages de mon recueil avec les objets, comme le font certains narrateurs de Bock, sinon avec les actualités. Plusieurs nouvelles intègrent des événements s'étant déroulés entre 2012 et 2017 quelque part dans le monde. Les nouvelles « Les bonnes causes », « Non es mea maxima culpa » et « Les vrais martyrs n'existent pas » débutent alors que le protagoniste feuillette le journal ou regarde le bulletin de nouvelles. Ce sont les actualités qui servent d'amorce à l'intrigue du récit. Dans « La leçon », les élèves doivent faire une recherche sur

les Rohingyas, un peuple qui défrayait couramment les nouvelles en 2017, et dans « Hôtel Tel-Aviv », le personnage de Jen évoque les attentats terroristes à Paris et Londres. Comme dans les nouvelles de Bock où les objets permettent aux personnages de se partager, les événements sur la scène internationale confrontent mes personnages ou les inscrivent dans une conjoncture beaucoup plus grande que celle de leur environnement immédiat afin de les faire participer à ce lieu d'échange qu'est la comparution. Dans la nouvelle « Râle toujours », le contexte plus large est l'histoire du Québec. Hermann, l'arrière-grand-père de Laura, a vécu en sous-classe sociale aux États-Unis, servant d'ouvrier mal payé et vivant dans des conditions difficiles pendant toute sa jeunesse. Est-ce qu'il est possible de dégager un propos grâce à une comparaison de cette partie avec le reste du recueil, comme c'est le cas des trois nouvelles de Bock ? Peut-être, mais un tel rapprochement n'était pas intentionnel.

Conclusion générale

Dans les trois nouvelles d'*Atavismes* ou dans *Rôle toujours*, la voix narrative des personnages ne cherche pas à se faire le représentant d'un groupe, elle se contente d'exprimer sa propre expérience du monde. Elle contribue cependant au collectif, je crois, en participant, en relançant un questionnement aux fondements souvent éthiques et existentiels. Dans ma création, j'ai voulu mettre en scène des personnages prisonniers d'une situation qui leur échappe. Si, dans les nouvelles de Bock, les protagonistes peinent à se protéger d'une menace abstraite, les personnages de *Rôle toujours* ont plutôt le sentiment que le sens de leur vie ne leur appartient pas. C'est dans leur rapport à l'altérité que leur existence peut prendre un sens. Leur vie acquiert du sens pour eux-mêmes quand ils entrent en relation avec l'autre, ou lorsque la vie de leurs semblables oriente leurs propres choix. C'est de cette manière que la comparution s'inscrit dans mes récits.

L'étude philosophique des nouvelles d'*Atavismes* a teinté mon regard sur la vie, bien évidemment, et je crois que l'effet de cette recherche se fera ressentir dans mes fictions à venir. La nouvelle « Rôle toujours » deviendra probablement un roman qui me permettra d'approfondir les thèmes qui y sont abordés : la filiation, la recherche de dignité, la mémoire et l'importance du récit. J'envisage également deux recueils distincts à partir des nouvelles proposées dans ce mémoire. Un premier recueil traiterait de la recherche de sens, de dignité et de ce qui nous unit aux autres; un second recueil s'intéresserait à l'expérience du voyage à l'étranger sous plusieurs angles. Les études à la maîtrise furent très stimulantes. Elles continueront à nourrir ma réflexion et ma création.

BIBLIOGRAPHIE

1. Corpus

BOCK, Raymond ([2011] 2013). *Atavismes*, Montréal, Boréal, 230 pages.

2. Sources critiques

A. Sources portant sur le corpus

AUDET, René (2000). *Des textes à l'œuvre. La lecture du recueil de nouvelles*, Montréal, Éditions Nota Bene, 159 pages.

BELISLE, Mathieu (2014). « Le péril de l'écriture. Entretien avec Raymond Bock », *L'Inconvénient*, printemps 2014, n° 56, p. 34-35.

BELISLE, Mathieu (2017). « L'horizon prosaïque. Quelques considérations sur la littérature québécoise contemporaine » dans *Que devient la littérature québécoise ? Formes et enjeux des pratiques narratives depuis 1990*, sous la direction de Robert Dion et Andrée Mercier, Montréal, Nota Bene, p. 243-258.

BOCK, Raymond (2015). « Le vieux et le neuf », *Québec français*, n° 175, p. 94-96.

BOCK, Raymond (2012). « Mélange de quelques-uns de mes préjugés », *Liberté*, vol. 53, n° 3, p. 7-15.

CORRIVEAU, Hugues (2012). « Dans l'incendie du sens », *XYZ. La revue de la nouvelle*, n° 112, p. 75-90.

DION, Robert (2015). « Le roman québécois contemporain et l'histoire », *Québec français*, n° 175, p. 76-78.

FERLAND, Pierre-Paul (2015). *Une nation à l'étroit. Américanité et mythes fondateurs dans les fictions québécoises contemporaines*, Thèse de doctorat, Département des littératures, Université Laval, Québec, 403 pages.

LAPOINTE, Martine-Emmanuelle (2014). « Des nouvelles du printemps », *Voix et Images*, vol. 39, n° 116, p. 138-144.

LIVERNOIS, Jonathan (2012). *Remettre à demain. Essai sur la permanence tranquille au Québec*, Montréal, Boréal, p. 113-134.

PHANEUF-JOLICOEUR, Xavier (2016). *Entre la victoire et la mort — Bûcher son propre chemin : Lecture d'Atavismes de Raymond Bock à l'aide des perspectives littéraires de Gilles*

Deleuze, Mémoire de maîtrise, Département de langue et littérature françaises, Université McGill, Montréal, 148 pages.

TREMBLAY, Nicolas (2013). « Le temps qui ne passe pas », *XYZ. La revue de la nouvelle*, n° 113, p. 84-87.

TREMBLAY, Stéphanie (2016). « Étude de la “régionalité” littéraire dans *Arvida* de Samuel Archibald, *Atavismes* de Raymond Bock et *Il pleuvait des oiseaux* de Jocelyne Saucier », Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 111 pages.

B. Ouvrages théoriques et critiques

AGACINSKY, Sylviane (2000). *Le Passeur de temps. Modernité et nostalgie*, Paris, Seuil, 207 pages.

ANDERSON, Benedict (1983 [2016]). *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London, Verso, 240 pages.

AUBERT, Antoine (2014). « Jean-Luc Nancy, *La communauté désavouée*, Lectures » *Les comptes rendus*, [en ligne], <http://journals.openedition.org/lectures/16166> (page consultée le 23/10/2018).

BÉLANGER, David (2017). « La littérature comme classe sociale : la figuration de la littérature dans le roman québécois contemporain » dans *Que devient la littérature québécoise ? Formes et enjeux des pratiques narratives depuis 1990*, sous la direction de Robert Dion et Andrée Mercier, Montréal, Nota Bene, p. 339-364.

BIRON, Michel (2000). *L'absence du maître. Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*, Montréal, PUM, 320 pages.

BLANCHOT, Maurice (1986). *La communauté inavouable*, Paris, Minuit, 96 pages.

CARPENTIER, André (2007). « Commencer et finir souvent. Rupture fragmentaire/brièveté discontinue » dans *Ruptures : Genres de la nouvelle et du fantastique*, Montréal, Le Quartanier, Coll. « Erres Essais », p. 9-94.

DERRIDA, Jacques (1994). *Politiques de l'amitié*, Paris, Galilée, Coll. « La philosophie en effet », 423 pages.

DETUE, Frédéric et SERVAIS Christine (2010). « La littérature comme bouteille à la mer, ou que reste-t-il de la communauté ? » *Études littéraires*, vol. 41, n° 2, p. 7-16.

GARCIA, Tristan (2016). *Nous*, Paris, Grasset, 320 pages.

GERVAIS, Bertrand (2001). « L'art de se brûler les doigts. L'imaginaire de la fin de *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy », *Voix et Images*, vol. 26, n° 2, p. 384-393.

HAMON, Philippe (1996). *L'ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette, 159 pages.

INKEL, Stéphane (2011). « Filiations rompues. Usages de la mémoire dans la littérature contemporaine » dans *Transmission et héritages de la littérature québécoise*, sous la direction de Karine Cellard et Martine-Emmanuelle Lapointe, Montréal, PUM, p. 227-244.

JANKÉLÉVITCH, Vladimir (1964). *L'ironie*, Paris, Flammarion, 199 pages.

JOSSUA, Jean-Pierre (2003). « Le journal comme forme littéraire et comme itinéraire de vie », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, vol. 87, n° 4, p. 703-714.

KYLOUŠEK, Petr (2017). « À l'opposé de l'individuel : pour une littérature communautaire. Les cas de Michel Tremblay, de Marie-Claire Blais, de Nicolas Dickner, d'Éric Dupont et de Jocelyne Saucier » dans *Que devient la littérature québécoise ? Formes et enjeux des pratiques narratives depuis 1990*, sous la direction de Robert Dion et Andrée Mercier, Montréal, Nota Bene, p. 97-118.

LAMBERT, Vincent (2017). « La mémoire expansive : Le retour improbable de l'épopée » dans *Que devient la littérature québécoise ? Formes et enjeux des pratiques narratives depuis 1990*, sous la direction de Robert Dion et Andrée Mercier, Montréal, Nota Bene, p. 243-258.

LANGÉVIN, Francis & BARONI, Raphaël (2016). « Polyphonies : voix et valeurs du discours littéraire : introduction » *Arborescences*, n° 6, p. 1-12., [en ligne], <https://doi.org/10.7202/1037501ar> (page consultée le 02/09/20).

NANCY, Jean-Luc ([1986] 1990). *La communauté désœuvrée*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, Coll. « Détroits », 277 pages.

WAGNER, Frank (2016). « Quand le narrateur boit (e)... (Réflexions sur le narrateur non fiable et/ou indigne de confiance) », *Arborescences*, n° 6, p. 148-175.

Autres ouvrages

GAULIN, Huguette ([1983] 2006). *Lecture en vélocipède*, Montréal, Les herbes rouges, 175 pages.

KUNDERA, Milan (1990). *L'insoutenable légèreté de l'être*, Paris, Gallimard, 476 pages.

NIETZSCHE, Friedrich (1995). *La volonté de puissance*, Paris, Gallimard, Coll. « Tel », 462 pages.